ISSN 1969-2137
Avril - Mai - Juin 2017
10 €

Lignes de crêtes

n° 35 Spiritualité et école laïque

Recherche de sens et de spiritualité

La spiritualité laïque

Déjouer les théories du complot

Ecole et cinéma

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Prochains numéros

- Communication et management
- Corps / École

Couverture
Page 1 et 4 : Montage Anne-Marie Marty

Sommaire

Éditorial : un numéro un peu spécial (AM Marty) .. p 3
Questionnaire (M. Lesquoy)..... p 4
Rencontre à Marseille (J. Kayser) ..... p 5

Métier

Déjouer les théories du complot (Cécile Raczynski) p 6
Et si l'école ... (Jacques Olive) ..... p 8
Les voeux de Sidonie ..... p 9
L'expérience spirituelle à l'école (Pierre Durand) . p 10
Recherche de sens et de spiritualité (N. Lemaitre) . p 12
Ecole et cinéma (Catherine Listrat) ..... p 16
Eveiller à la question du sens (J-Louis Gourdain) . p 18
Spiritualité et présence en milieu laïc (M. Farine) p 20
Le yoga à l'école (Laurence Deteix-Debost) ..... p 22

Église et Foi

Vocabulaire (Patrick Jacquemont) ..... p 23
La spiritualité laïque (Bernard Descouleurs) ..... p 24
Y-a-t-il une spriritualité propre à l'enseignement public ? (Jacques Olive) ..... p 30
Raison et Foi (Pierre Chabert)..... p 31

Et ailleurs ?

Education en Roumanie et ailleurs (Marius Talos) p 32
Laïcité - engagement (Henri Serrière)..... p 34

Vie culturelle

Enseigner le fait religieux (N Lemaitre) ..... p 36
Yoga (Laurence Defeix-Debost) ..... p 37
Cinéma et spiritualité (Isabelle Tellier) ..... p 38
François Cheng (Christiane Guigon) ..... p 39
Marie Hennezel (Benoit Petit) ..... p 40
Abdennour Bidar (A-M Marty)..... p 41
Lecture de Jules Verne (frère Denis-Bernard, Denis Cazes) ..... p 42
Migrations, revue Christus (J-L Gourdain) ..... p 44
Pour seul cortège, Laurent Gaudé (J Xhaard) ..... p 44

Vie de l'association

Rencontre nationale 2017, lettre & photos ..... p 45
Rapport d'activité 2016..... p 46
Rapport d'orientation ..... p 47
Prises de parole ..... p 48
Départ en retraite de F Pontuer..... p 49

Iconographie

Vierge de miséricorde (Nicole Lemaitre) ..... p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Chantal de la Ronde,- Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0217 G 81752 du 7 juin 2012
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Un numéro un peu spécial

Depuis les attentats de 2015, tout le monde s'interroge sur une partie de la jeunesse qui se sent attirée par le salafisme. Les tenants de l'école catholique prétendent parfois qu'ils sont les seuls à pouvoir donner aux jeunes une réflexion sur le sens de l'existence. Certains s'interrogent sur la laïcité qui conduirait à ne transmettre que des connaissances abstraites, indépendantes de tout art de vivre et de toute intériorité.

Devant la renaissance de ces questions, en octobre 2016, la rencontre nationale des responsables de CdEP a comporté une journée de réflexion sur le thème : *Recherche de sens et de spiritualité dans l'enseignement public*. Ce dossier reprend et approfondit les questions posées ce jour-là. Il redonne les pistes de réflexions qui avaient été suggérées dans le journal interne de l'association, *CdEP-info*, pour préparer la rencontre et esquisse des réponses plus ou moins élaborées.

La conférence-témoignage de Nicole Lemaitre est largement reprise. Elle est accompagnée de plusieurs témoignages et réflexions sur la façon dont leurs auteurs, retraités comme elle, ont vécu dans leur pratique enseignante la confrontation entre cette recherche de sens et l'obligation de la laïcité. Ils en ont tiré un certain nombre de convictions qu'ils nous font partager. D'autres témoignages évoquent, de manière très concrète, les pratiques actuelles à différents niveaux d'enseignement.

Il se trouve qu'un thème analogue avait été abordé, il y a dix ans, lors d'une rencontre nationale à la Baume-les-Aix qui réunissait les Equipes Enseignantes et la Paroisse Universitaire, juste avant la fusion. Nous avons retrouvé une conférence intitulée « *Spiritualité et laïcité* » qui n'a pas perdu de son actualité et que nous publions intégralement même si certains risquent de trouver sa lecture un peu ardue.

En cette période de vacances nous vous présentons quelques suggestions de lectures, la plupart en lien avec le thème, et aussi des réflexions venues d'ailleurs, pour prendre un peu de distance.

Ce numéro a été élaboré par une équipe, en partie distincte du comité de rédaction, et vous n'y trouverez pas forcément toutes les rubriques habituelles. Avec un tel thème, la rubrique « métier » se trouve bien garnie mais la rubrique « société » a disparu. Pas de page sur les livres pour la jeunesse, même si, en cherchant bien, on trouve quelques ouvrages pour initier les jeunes à la connaissance des religions ou au yoga.

Pas de lecture biblique, non plus, ni de prière, mais un commentaire d'image où Nicole Lemaitre montre comment la connaissance des pratiques religieuses permet de comprendre une œuvre d'art en la situant dans son contexte.

La rubrique « Vie de l'association » est traversée par les problèmes politiques et la façon dont les chrétiens peuvent ou doivent se positionner au moment des élections. CdEP a signé avec le CCFD-Terre Solidaire un certain nombre de communiqués. (Le numéro a été envoyé à l'imprimeur entre l'élection présidentielle et les législatives). La rentrée qui s'annonce verra apparaitre de nouvelles questions, espérons que les pistes esquissées dans ce dossier aideront les lecteurs à les aborder avec sérénité.

Bon été à tous

Anne Marie Marty

Pistes de réflexion autour de la notion de spiritualité

De nombreux échanges, parfois problématiques ont eu lieu dans les classes après les attentats de janvier et novembre 2015. Suite à cela le Conseil d'administration de CdEP du 21 mai 2016, a choisi pour thème de la rencontre d'animation d'octobre 2016 *Recherche de sens et de spiritualité à l'école publique*. Michèle Lesquoy a alors proposé les pistes suivantes, pistes qui ont guidé en partie la réunion des équipes marseillaises de la page ci-contre :

Voilà quelques questions que nous pourrions approfondir en équipes CdEP ou individuellement, en guise de préparation à la rencontre d'animation des 20-22 octobre 2016 sur le thème de la spiritualité à l'École Publique.

Questions

1. Quelles significations les personnes de votre entourage (professionnel, associatif, membres de CdEP) donnent-elles à la notion de spiritualité ?

2. Et pour vous, à quoi cela fait-il référence ?

- Envisagez-vous la spiritualité uniquement dans le cadre des religions, de la religion ? Ou/et hors de ce cadre ?

- Associez-vous la spiritualité à la réalisation d'une finalité, la recherche de vérité, une quête de sens, de transcendance, une quête philosophique ; la recherche d'un humanisme, de valeurs morales... ?

3. La spiritualité a-t-elle sa place dans l'École Publique ?

Si oui, sous quelle forme doit-elle être recherchée ?

4. Faire exister la spiritualité au sein de l'École Publique, est-ce compatible avec la laïcité à laquelle les membres de CdEP sont attachés ?

A ce propos, je vous renvoie au livre de Luc Ferry « *La révolution de l'amour, pour une spiritualité laïque* ». j'ai lu 2011, 8,40 €

Citations

Pour vous éclairer si besoin, je vous livre quelques citations relevées dans plusieurs articles de dictionnaires.

Si toute religion est fondée dans une spiritualité, toute spiritualité n'est donc pas une religion. (Wikipédia, article *Spiritualité*, voir note 11)

Comme l'esprit et la matière se touchent, métaphysique et science vont pouvoir, tout au long de leur surface commune, s'éprouver l'une l'autre, en attendant que le contact devienne fécondation. (Bergson, *La pensée et le mouvant,* p. 37)

La spiritualité commence en l'homme, où la lumière de l'intelligence et de la réflexion commence à poindre. (Bossuet, *Connais* v, 13)

La spiritualité, en tant qu'expression d'une aspiration aussi ancienne que l'humanité, existait avant les institutions religieuses. (Wikipédia, article *Spiritualité*)

Selon Matthieu Ricard, interprète français du 14ème Dalaï Lama : *(le Dalaï-Lama) très attaché à la notion de «spiritualité laïque» déclare que « la religion est un choix personnel et que la moitié de l'humanité n'en pratique d'ailleurs aucune et qu'en revanche les valeurs d'amour, de tolérance, de compassion prônées par le bouddhisme concernent tous les humains, et cultiver ces valeurs n'a rien à voir avec le fait d'être croyant ou non »* (Wikipédia, article *spiritualité*)

Michèle Lesquoy
octobre 2016

La spiritualité a-t-elle une place à l'école publique ?

Le 12 octobre 2016, la réunion de rentrée des Chrétiens de l'Enseignement Public (CdEP) de la région de Marseille a rassemblé une vingtaine de personnes : quelques actifs en école, collège et des retraités qui ont tenté de répondre à la question : La spiritualité a-t-elle une place à l'école publique ?

Nous prenons le mot spiritualité dans le sens où il est employé dans l'interview suivant d'André Comte-Sponville interrogé à propos de son livre *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*[1] : A la question : *Les notions de « laïc » et de «spiritualité» ne sont-elles pas antinomiques ?*, il a répondu : *Il n'y a pas de contradiction. Un athée a besoin aussi d'une vie spirituelle autant qu'un croyant. La spiritualité, qui n'est pas une doctrine mais une dimension de la condition humaine, c'est la vie de l'esprit. Les athées n'ont pas moins d'esprit que les autres, pourquoi auraient-ils moins de spiritualité, pourquoi s'intéresseraient-ils moins à la vie spirituelle?*[2]

Lors de cette rencontre il y a eu des **affirmations « généralistes »** qui confirment cette définition :

- *Nous rencontrons des personnes qui donnent sens à leur vie, des gens qui vivent un grand humanisme, la fraternité. Mes enfants qui ne s'affirment pas chrétiens sont humanistes.*
- *Non croyants, incroyants, je n'en veux plus de cette distinction mise entre les gens. Les athées croient de manière différente à des Valeurs Humanistes.*

Cela débouche sur **un conseil** : *Laïcité, spiritualité, religion, ne pas faire un méli-mélo…*

Parmi les autres idées exprimées, on pouvait distinguer deux sortes d'affirmations. Les premières avaient trait à **la vie réflexive**, à l'acquisitions de méta-connaissances ; on pourrait parler de Spiritualité comme portée et sens des acquisition de connaissance, développement d'une vie intérieure :

- *Dans l'enseignement public, il faut que les apprentissages aient un sens aux yeux des élèves et des enseignants.*
- *En Lettres classiques, la spiritualité a sa place, comme étude des choses sensibles et intérieures, moins en maths, encore que… Il ne s'agit pas simplement de transmettre des connaissances, mais d'éveiller mes élèves sur la vie. Mes petites filles n'ont pas envie de réfléchir, elles parlent de coefficients, de notes, au lieu de réfléchir.*
- *Les professeurs ont-ils la possibilité de faire surgir une réflexion chez les élèves ? En Statistiques on travaille sur des choses concrètes ; réponse de mon élève : les statistiques, qu'est-ce que c'est abstrait !*
- *En maternelle on éveille. On vit avec les enfants six heures par jour.*
- *Il y a des âges où les jeunes se posent des questions. Vers 9-10 ans, on voit se développer une vie spirituelle chez les enfants. Par l'instruction civique, on contribue à son développement… Ma vie spirituelle s'est développée au cours complémentaire (par la lecture, grâce à un enseignant communiste…)*
- *Comme la transmission des connaissances est de plus en plus difficile, les enseignants se barricadent, et ne laissent pas filtrer l'essentiel. La Laïcité devient une protection, une couverture.*
- *Y-a-il du temps où les élèves peuvent parler ?*

Les autres affirmations concernaient plutôt le domaine de l'éthique. On pourrait l'intituler **Spiritualité et valeurs** :

- *En Lycée Professionnel, il faut un sens donné à sa vie : aimer son prochain, une vie avec réciprocité : aimerais-tu qu'on te fasse cela ? Cela permet de désamorcer les tensions, les disputes… Si on ne parle pas, on risque de cogner*
- *Je suis imprégné de valeurs chrétiennes, il y a énormément de valeurs communes partagées. Le respect nous réunit.*
- *Identifier spiritualité et valeurs me pose problème. Comment faire en classe avec quelqu'un qui défendrait la jouissance à l'extrême ?*

Enfin il y a eu une affirmation faisant clairement le lien entre les deux domaines, hélas sur le mode négatif, mais qui montre bien les deux versants indissociables de ce qu'on pourrait nommer spiritualité : *Et pourtant face à l'intégrisme qui monte, et qu'on nous demande de repérer, comment faire si les élèves ne parlent pas de leur projet ?*

Voilà l'écho d'un premier échange, quelques jalons qui donnent envie de poursuivre la recherche.

Jean Kayser
Marseille

1 L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu d'André Comte-Sponville Éditions Albin Michel, 2006, 222 p.
2https ://voir.ca/societe/2006/12/21/andre-comte-sponville-pour-une-spiritualite-laique/

Déjouer les théories du complot

Je suis documentaliste dans un lycée de la Seine-Saint-Denis qui accueille 1300 élèves et étudiants. À l'occasion de la minute de silence après l'attentat de Charlie Hebdo en 2015, plusieurs enseignants du lycée ont fait remonter les réticences et réactions de plus d'un élève. Tous les élèves concernés ont été reçus individuellement par les CPE. Les entretiens ont révélé que plusieurs de ces élèves étaient touchés par des théories du complot à propos des attentats sur le sol français. Compte tenu de ce contexte, des mises au point par les CPE et les enseignants ont eu lieu en cours. Cependant, l'action que je vais vous présenter maintenant m'a paru utile et nécessaire aux élèves.

Cette action s'est inscrite dans le cadre de la Semaine de la Presse et des Médias à l'École, organisée chaque année par le CLEMI, un service du Réseau Canopé. Cette année, cette Semaine a eu lieu du 20 au 25 mars et elle a été placée sous le signe de l'éducation à la citoyenneté et de l'éveil à l'esprit critique.

J'ai contacté deux réservistes de la réserve citoyenne* en novembre 2016, l'un journaliste freelance, le second, étudiant en fin d'études à Sciences-Po Paris. Tous deux ont accepté le principe d'une intervention en co-animation devant les élèves sur les thèmes de la rumeur et des théories du complot. J'ai ensuite proposé cette intervention à une collègue de français sur des heures de sa classe de seconde. Cette dernière a accepté et nous nous sommes tous réunis à Paris en janvier dernier pour monter le déroulé de ce projet.

La classe de seconde choisie est une classe calme et sérieuse. Elle comprend de nombreux élèves qui ont pleinement joué le jeu de l'intervention qui leur était proposée par les deux réservistes. Pour introduire cette intervention, leur enseignante de français les avait fait réfléchir sur le texte *La dent d'or* de Fontenelle. Ce texte d'un précurseur des Lumières montre l'importance de la vérification des faits dans le contexte de la propagation d'une rumeur.

L'intervention des deux réservistes s'est déroulée sur une durée de trois heures. Elles se sont réparties en deux fois la même séance d'une heure par demi-groupe classe suivies d'une séance d'une heure en groupe classe.

L'info, c'est quoi pour vous ?

La première heure a permis aux deux demi-groupes d'élèves de réfléchir à la question : « *L'info, c'est quoi pour vous ?* » Pour ce faire, les deux réservistes ont lancé un sondage parmi ces élèves : « *Comment trouvez-vous l'info ? Est-ce que vous écoutez / regardez les infos ?* ». A la grande surprise des adultes, les élèves ont quasiment tous répondu qu'ils regardaient les informations à la télévision avec leurs parents et seule la moitié des élèves, qu'ils s'informaient via les réseaux sociaux. Pour eux, les réseaux sociaux, « *c'est plus rapide, c'est à l'instant* » mais « *la télévision est plus professionnelle, il y a un travail préalable avant la diffusion des informations* ».

Les deux réservistes ont alors souligné l'importance de « *faire le tri, à la télévision aussi* ». Certains invités à la télévision, en effet, se permettent de propager de fausses informations, il faut donc exercer son esprit critique et distinguer les opinions des informations.

Croyez-vous les sources officielles, gouvernementales ou institutionnelles ?

Une nouvelle question a ensuite été posée aux élèves : « *Croyez-vous les sources officielles, gouvernementales ou institutionnelles ?* ». Parfois on se pose des questions légitimes, ont souligné les réservistes, parfois il est vrai qu'un gouvernement mente – par exemple dans les scandales sanitaires comme les vaches folles ou l'affaire du Médiator : le gouvernement britannique savait que cette maladie pouvait être transmise à l'homme et ne l'a pas dit. Depuis ce scandale, on trace les viandes.

Avez-vous des sujets sur lesquels vous vous posez la question du mensonge ?

Une troisième question a été posée : « *Avez-vous des sujets sur lesquels vous vous posez la question du mensonge ?* » Les élèves ont répondu que le remède du sida aurait été trouvé, ont soulevé la disproportion selon eux entre l'affaire Benzema et l'affaire Fillon, ont affirmé que le nombre des morts sur la route serait sous-évalué, de même que les chiffres

du chômage. Enfin, un élève a affirmé que la France vendait des armes à l'Irak et aux djihadistes afin de maintenir l'état de guerre pour des intérêts stratégiques liés au pétrole. L'enseignante de français a alors réagi en demandant si on avait besoin de prétexte pour attaquer les djihadistes. Une autre élève a alors soulevé la question des cartes d'identité retrouvées *« comme par hasard »* sur les lieux des attentats. Selon elle, les attentats seraient des manipulations du gouvernement et des services secrets français. Les réservistes ont répondu que les terroristes signent leurs attentats par leur carte d'identité pour ne pas tomber dans l'oubli. Puis ils ont interrogé les élèves : « *Partagez-vous ces doutes concernant les attentats ?*». L'un d'eux a répondu que l'attentat au Stade de France était un échec et qu'il aurait été beaucoup plus meurtrier si les services secrets l'avaient organisé. Selon cet élève, « *le gouvernement est beaucoup plus intelligent que ces terroristes* ».

Les réservistes ont alors souligné la responsabilité qui est celle de chacun des élèves : *« Vous devez être conscients de la responsabilité qui est la vôtre »*. Ils ont rajouté que si l'on peut se poser légitimement des questions sur certaines opérations militaires telles que la guerre d'Indochine (rôle du lobby du caoutchouc), il faut toutefois se les poser avec les bons outils. « *Quand cela devient une méthode d'explication générale, tout est perçu comme un complot* ». « *Il faut vérifier* » et pour cela « *se poser la question, mettre à l'épreuve de ma propre enquête telle opinion d'un proche* » . « *Ne pas simplifier le monde* », « *aller jusqu'au bout de la démarche, être exigeant.* ».

Deux choses à retenir ont souligné les réservistes à la fin de cette première heure : *« c'est une bonne démarche que de se poser la question ». « Mais allez jusqu'au bout de la démarche, allez chercher l'information pour rétablir la vérité »*. Bien distinguer entre les sources : lemonde.fr et mimidu93 par exemple.

Lors de la dernière heure, les deux réservistes ont proposé un jeu aux deux demi-groupes réunis : un PowerPoint proposait des articles sélectionnés sur la toile, les élèves par groupes devaient dire si cette affirmation était vraie ou fausse et s'il s'agissait d'une opinion, d'une information ou d'une rumeur et dire comment ils feraient pour vérifier. Treize affirmations ont été successivement proposées à la sagacité des élèves qui s'en sont fort bien tirés : ils ont indiqué les indices pertinents et ne sont tombés dans aucun piège.

Opinion, information ou rumeur ?

En guise de conclusion, soulignons la satisfaction des élèves et des intervenants. La très grande majorité des élèves ont joué le jeu de ces actions qui leur étaient proposées. Les élèves de cette classe de seconde ont surtout réagi et débattu entre eux lors du jeu proposé la troisième heure. Ils sont repartis satisfaits et heureux de cette séance moins formelle qu'un cours.

Quant aux deux réservistes, ils ont attiré notre attention sur la nécessité de ne pas laisser les élèves seuls avec leurs questions sur ce thème des théories du complot. Ces deux intervenants extérieurs ont exprimé leur satisfaction lors du déjeuner qui a suivi cette séance de trois heures et m'ont assuré qu'ils reviendraient bien volontiers mener une nouvelle action au lycée.

photo A-M Marty

Si donc ces actions ont révélé que quelques élèves sont attirés par des théories complotistes, il demeure que la grande majorité d'entre eux a su faire preuve d'esprit critique et c'est là un constat rassurant.

Cécile Raczynsky
Professeure documentaliste
Lycée
Seine-Saint-Denis

** La Réserve citoyenne de l'Éducation nationale, lancée le 12 mai 2015, offre à tous les citoyens la possibilité de s'engager bénévolement pour transmettre et faire vivre les valeurs de la République à l'École, aux côtés des enseignants, ou dans le cadre d'activités périscolaires.*

Ce texte est tiré d'une communication donnée le 27 avril 2017, dans le cadre de la journée inter académique des documentalistes de la région parisienne.

Une vidéo de cette conférence est visible sur YouTube via le site Canopé Ile de France.

Et si la spiritualité faisait bon ménage avec l'école publique !

Deux exemples

L'exercice de la laïcité n'est pas toujours très facile. Je voudrais en donner deux exemples.

Le premier concerne **une chorale laïque** d'adultes dont la chef, complètement athée, n'en prise pas moins le répertoire sacré, d'où une succession de messes, motets… qui a fait fuir certains choristes mais satisfait la plupart. Par contre, s'agissant le plus souvent d'œuvres en latin ou en grec, et en l'absence volontaire de toute traduction, on en arrive à quelques aberrations liturgiques comme de chanter gaiement un Kyrie - et j'en passe- sans se rendre compte qu'il s'agit de chants religieux, voire même de prières qu'on ne peut interpréter indépendamment de toute spiritualité !

Le deuxième exemple concerne, lui, l'école publique. Alors que j'animais un stage de professeurs de collège sur **l'enseignement du fait religieux** (le christianisme en l'occurrence) un collègue m'avait reproché avec véhémence de manifester une intolérance religieuse insupportable, ce qui m'avait amusé mais également interrogé ! N'avais-je pas été laïque jusqu'à la caricature ?

Tenir les deux bouts

Être à la fois un chrétien convaincu et engagé et un professeur de l'enseignement public tenu, sinon à la neutralité, du moins à une laïcité impartiale, est parfois compliqué. Ça l'est encore plus quand l'on doit parler d'autres religions dont on ne partage pas les convictions. Lors d'un cours de seconde sur l'islam j'avais dit que le christianisme s'était plutôt répandu par la prédication alors que l'Islam l'avait fait par l'épée (dans les deux cas je parle, bien sûr, des premiers siècles de leur expansion) d'où des réactions indignées de certaines musulmanes de la classe. Au cours suivant alors que j'avais préparé mon argumentaire, sourates à l'appui, mes contestataires avaient repris la parole pout dire qu'elles avaient consulté l'imam qui avait dit : « *c'est le professeur qui a raison* », petite satisfaction d'amour propre mais frustration de ne pas aller plus loin, surtout pour nuancer ces propos un peu abrupts.

Dernière raison pour expliciter le titre de cet article, c'est non seulement l'inculture religieuse et spirituelle ahurissante de la plupart des élèves et même de certains jeunes collègues, mais aussi le manque d'intérêt pour ces questions affiché par la plupart. Pourtant, au détour d'une phrase de devoir ou d'une conversation lors d'un voyage scolaire, on voit parfois resurgir ces questions existentielles – même naïvement formulées – sur la mort, Dieu, l'enfer… Et parfois aussi cette question ultime : « *et vous, Monsieur, est ce que vous êtes chrétien ?* ».

En tant que chrétien je me dois d'annoncer la Bonne Nouvelle. Je devrais dire à ce jeune : « *Bien sûr que tu ne réussis pas, que tu as l'air malheureux… mais Dieu t'aime…*» Pourtant je ne peux et ne dois rien dire de tel mais je peux dire que tu n'es pas là uniquement pour accéder à un métier, à une bonne situation mais que l'école a le devoir – pour sa part - de t'aider à t' « élever », à accéder à un niveau de connaissances, de réflexion qui vont te permettre de t'ouvrir à cette vie de l'esprit qui te donnera – peut-être – accès à une forme de religion ou d'areligion que tu auras librement choisie.

Enseigner le fait religieux

C'est en cela que l'enseignement des religions ou du fait religieux, même s'il est fait très honnêtement par la plupart des collègues (je me souviens d'un de mes anciens élèves devenu jeune collègue, musulman pratiquant, enseignant à son tour le christianisme de façon très objective et très laïque !) est toujours décevant si on le coupe de ses fondements spirituels. On a parfaitement le droit d'expliquer que la spiritualité n'est pas une simple perte de temps et qu'elle est à l'origine même de quelques unes des plus belles réalisations matérielles ou intellectuelles de l'humanité, qu'un tableau ce n'est pas que de la technique picturale, que la musique ne se réduit pas à des notes harmonieusement disposées et qu'une religion de se résume pas à des rites ou à des obligations et interdictions. Par exemple on ne peut expliquer le passage du roman au gothique uniquement par des considérations techniques (ce qui est bien commode !) mais aussi par un changement de théologie : « *Dieu est lumière* » comme dit G. Duby citant Suger.

On a trop longtemps eu tendance à, d'une certaine façon,

Les voeux de Sidonie

mépriser les enfants, en particuliers ceux du peuple pour qui l'école est un des rares lieux de l'élévation des esprits en la réduisant trop à des fonctions utilitaristes. Mon grand-père qui avait dû quitter l'école à dix ans, certif. en poche, parlait et écrivait un français parfait, me récitait Lamartine et Victor Hugo ! Et vous comprendrez alors ma colère jamais retombée lorsque jeune professeur dans un collège breton j'ai entendu la prof (je ne m'habitue pas à « professeure ») de français, issue de la bonne bourgeoisie, expliquer aux parents d'élèves de sixième (issus de milieux très modestes) qu'il suffisait de leur apprendre à lire sur les paquets de pâtes et les boîtes de conserves !

Il n'est pas vrai que la religion et la réflexion philosophique n'intéressent pas les élèves ! Si l'on n'ose pas aborder ces questions, sans esprit prosélyte bien sûr, ne nous étonnons pas qu'ils semblent se désintéresser de tout ou qu'ils aillent chercher sur Internet des réponses à leurs questionnements, inquiétudes ou aspirations. Nul doute que l'initiation à la spiritualité peut contribuer à donner des armes pour résister à toutes les formes d'embrigadement ou de radicalisme religieux.

Jacques Olive
Histoire-Géographie

Nous n'avons pas pu reproduire les illustrations qui accompagnent cette lettre. Vous pourrez les découvrir sur le site cdep-asso.org

6 janvier 2017

Envoyé (par courriel) à mes élèves de 2nde et de 1ère :

Cher-e-s élèves,

je vous souhaite de tout cœur une belle et heureuse année 2017 :

Que les jeunes comme vous, à qui importent la paix et l'amitié, aient le courage de faire entendre leur voix, bien nécessaire par les temps qui courent, dans le chœur des humains de bonne volonté, pour couvrir le vacarme des grandes et des petites guerres, le tumulte des cris de haine, pour rassurer celles et ceux qui ont peur de l'autre, et pour chanter à l'unisson l'hymne de la fraternité :

Qu'en 2017 il vous soit donné de recevoir beaucoup de «cadeaux», de la vie ou des autres, avec joie et reconnaissance :

Que la lecture, la littérature, les livres, vous ouvrent à la connaissance de vous-même, à celle des autres, vous enrichissent, vous procurent émerveillement et réconfort :

Que le théâtre, l'art (la musique, la chanson…) et la culture en général soient pour vous des portes ouvertes sur la vie et sur le monde, des vecteurs de compréhension mutuelle, et des « ponts » entre tous les humains.

Et que chacun-e- d'entre nous laisse l'empreinte de son sourire, de son regard bienveillant et de paroles chaleureuses au cœur de nombreuses personnes…

Je vous souhaite le meilleur pour 2017.

Sidonie,
votre professeur de lettres / littérature

J'ai reçu (toujours par courriel, et avant la rentrée) des réponses très gentilles, reconnaissantes, étonnées :

« C'est la 1ère fois qu'un prof. me dit / m'écrit des trucs comme ça » ;

« Merci pour vos vœux qui m'ont beaucoup touché… » ; et, bien sûr, des vœux en retour des miens.

De retour au lycée, lors de mon 1er cours de 2017, j'ai passé dans chacune de mes classes un Power Point reprenant peu ou prou tout ce que j'ai l'habitude d'exprimer aux élèves à titre de souhaits de bonne année (voir mon « post » de janvier 2014, « Mes vœux à mes élèves ») ; et je suis toujours étonnée de la spontanéité des réactions, toujours positives, que je reçois comme autant de cadeaux !

Non, les jeunes lycéens d'aujourd'hui ne sont pas négatifs, inquiets, consuméristes, blasés ; oui, les paroles fortes et vraies les touchent, et même ils les attendent des adultes ! N'hésitons/ N'hésitez pas, quand l'occasion se présente… à leur parler de l'essentiel (« *les notes et la réussite scolaire, bon, c'est important ; aimer, être aimé, être 'un ouvrier de paix', œuvrer pour un monde meilleur, plus juste et plus fraternel, c'est essentiel !* » leur ai-je dit).

L'expérience spirituelle à l'école

Dans le cadre des Semaines Sociales de 2016 sur l'éducation, Pierre Durand a envoyé la contribution ci-dessous :

Diagnostic :

Une demande semble émerger pour introduire plus de spiritualité à l'école. Attente sociale partagée ? Revendication ? Il ne s'agit pas par ce biais de contourner la laïcité scolaire et d'y importer en contrebande une vague religiosité qui ne serait qu'une pâle copie des spiritualités religieuses refusant de dire son nom. Il s'agit de faire droit à une dimension essentielle de la commune humanité, en réhabilitant une spiritualité universelle dont je ne suis pas sûr qu'il faille la dire laïque trop vite, sous peine de la réduire et de l'instrumentaliser. Ce projet participe d'une éducation globale de l'enfance, et nous ne serions pas les premiers à considérer qu'il s'agit d'un achèvement du programme éducatif, ainsi que l'avait bien vu la plupart des représentants de l'Education jadis nouvelle : ne citons ici que Montessori et Freinet.

Il y a toutefois une actualité de cette problématique qui tient à ce qu'est devenue l'enfance aujourd'hui. Le diagnostic est connu : des enfants prisonniers du présent, n'imaginant plus qu'on puisse transiger sur la réalisation de leurs désirs, et donc parfaitement conditionnés à l'offre de consommation compulsive de notre société. L'appel lancé à la spiritualité est donc une sorte d'appel au secours. Comme si l'école était capable de contribuer à une sorte de réveil de l'enfance. Capable de consentir à son ennui, de le traverser, l'enfant pourrait retrouver le goût de la gratuité, la capacité de recul, le souffle d'une vie élargie ; capable d'habiter le silence, il pourrait retrouver le murmure des choses et réécouter la prose du monde ; invité à pratiquer des rituels immémoriaux, il pourrait commencer à réhabiter la société en frère… Il y va donc de pratiques scolaires à retrouver, à conforter, à inventer.

Se pose toutefois la question de la compatibilité entre le projet de l'école et la tolérance à la spiritualité. Celle-ci relève de l'expérience intime, de l'interpellation intérieure, d'une ébauche de relecture de sa vie, voire de son histoire personnelle. Toutes ces postures posent une question fondamentale à l'école, puisqu'elles ne relèvent pas d'un savoir construit par le sujet qui apprend, mais qu'elles relèvent de l'appel,

de la surprise, du non programmable… Ne disons pas trop vite que la spiritualité ne s'apprend pas : il y a des techniques pour ! Mais l'école se pilote de plus en plus par des statistiques basées sur l'évaluation des compétences : la disposition qui me permet de donner du sens à ma vie n'est pas à ce jour une compétence, et son évaluation n'est mesurable par aucun spiromètre.

Ce diagnostic dégage donc un certain nombre d'enjeux et d'obstacles. Des chantiers permanents sont ouverts pour concilier à l'école l'indiscutable nécessité d'ouvrir à la spiritualité, et le contexte institutionnel qui n'est pas conçu pour cela. J'évoquerai quelques actions qui y participent, en les complétant par les préconisations nécessaires.

Mutualiser les bonnes pratiques !

Les pistes que j'évoque ici ont été travaillées il y a quelques années, dans le cadre de la formation des enseignants à l'IUFM, puis à l'ESPE de Bourgogne.

Postures, attitudes, émotions. La liste serait bien trop longue à dresser des opportunités à utiliser, des rituels à installer. Rappelons le « Quoi de neuf » de Freinet, que des collègues ont su transformer en « Quoi de joyeux ? ». Toutes les variantes sont possibles qui permettent à l'élève de formuler ses émotions positives, de développer une estime de soi qui donne de la valeur à sa personne. Quant aux émotions potentiellement dangereuses, la colère par exemple, des dispositifs existent pour les réguler. Les pratiques de résolution non violente des conflits, rendues possibles par l'inscription de

médiations diverses dans l'espace scolaire, assurées par les adultes ou les élèves installent un nouveau rapport au temps qui fait partie des objectifs visés : relecture de l'action, décentration des acteurs, mise en œuvre du délai… Nos élèves redonneront du souffle et donc du sens à leur vie s'ils sont capables de se désengluer de l'instant présent et de la jouissance immédiate.

Le silence et la contemplation peuvent retrouver une place de choix dans les dispositifs scolaires, à condition de créer les conditions d'un sursis possible dans l'accès à la parole. Être spectateur de sa propre réflexion, du délai pris pour une réponse peuvent ouvrir à l'espace d'une spiritualité entendue comme consentement à l' « ouvert », à l'existence de questions immémoriales, comme celles qui peuvent être traitées dans les petits ateliers de philosophie, et pour lesquelles la réponse n'est pas l'essentiel. Cela implique que l'école ne soit pas seulement le lieu qui donnerait les bonnes réponses avant même que tous aient eu le temps de poser leurs questions. Les rituels mis en place à l'occasion des ateliers de philosophie, en garantissant le droit au silence, préservent aussi l'espace inaliénable de l'intimité de chacun. La spiritualité commence aussi avec la résistance aux pensées dominantes et uniques.

Les classes transplantées furent souvent l'occasion de méditations inachevées avec nos élèves, que ce soit face à un coucher de soleil, à un ciel étoilé ou lors de l'affût pour entendre bramer le cerf. Reconquérir le silence pour faire exister le monde. Réharmoniser le rythme de l'école avec le souffle de l'enfant.

Enfin les programmes et activités peuvent être traités de façon plus ou moins spirituelle. Il faut savoir renoncer à l'injonction de parler ou de faire parler, au moins provisoirement, le temps que la complicité avec le monde ou l'œuvre se construise. Le face à face avec l'œuvre d'art est ouverture à l'altérité du processus créatif. Contempler avant de commenter. Les programmes d'histoire ne substitueront pas la galerie des saints à celle des héros et des généraux. Mais il faudra bien que les faits servent aussi à hiérarchiser les valeurs. Traverser la guerre du côté des collabos ou des justes n'est pas identique. A condition de pouvoir enseigner la Shoah.

Quelles préconisations ?

On voit bien qu'il ne s'agit ni de changer les programmes ni d'en rédiger de nouveaux, ni de réintroduire quoi que ce soit qui aurait disparu. Il s'agit de permettre à l'école d'exister selon un certain style. Non pas qu'il y ait une pédagogie de la spiritualité, mais il y a des conditions qui la rendent possible. L'évaluation permanente de l'école par les nombres, sa recherche d'efficacité contribuent à proposer un modèle de réussite qui n'a rien de spirituel. La compétition n'est pas la coopération, certains rythmes scolaires ne laissent pas les enfants souffler, et nous tenons que le souffle a à voir avec la spiritualité. S'il y a bien quelque chose à attendre de l'institution, c'est qu'elle laisse « souffler » tous ses acteurs.

La formation des enseignants ne peut oublier qu'il s'agit de les aider à accompagner l'éducation intégrale de la personne de l'élève. Pas seulement l'inculcation de savoirs dits utiles, pas seulement le développement de compétences évaluables, et pour le coup, pas seulement le vivre ensemble.

Il faudrait rappeler que l'enfant n'est pas seulement un futur citoyen, même si cet accomplissement adulte lui permettra de mettre en œuvre la fraternité et la générosité transmises par les programmes d'éducation civique. Il s'agit aussi de s'adresser à la personne de l'élève solitaire, engagé dans le combat spirituel de l'arrachement à tous les conditionnements, tous les déterminismes, à l'emprise aliénante du groupe. La posture solitaire est la seule posture éminemment spirituelle. En même temps que l'école doit contribuer à reconstruire du vrai collectif, de vraies compétences d'élaboration d'un destin partagé, elle doit aussi ménager les espaces et les pratiques de solitude qui permettront à chaque élève de devenir soi-même.

Pierre Durand
Dijon

Actes du colloque

Les actes des Semaines sociales 2016 sont parus, ils sont disponibles, sur Bod.fr au format papier et en e-book sur les sites de vente.

Recherche de sens et de spiritualité dans l'enseignement public

La spiritualité est à la mode, de préférence elle est non religieuse dans nos médias et profondément individuelle. Elle est facilement bouddhique, de plus en plus souvent chamanique mais ni chrétienne ni même musulmane. Or la relation avec l'au-delà de soi-même a créé des événements, non seulement des conversions individuelles mais des phénomènes collectifs de part et d'autre de la Méditerranée. L'avantage de l'histoire est qu'on peut les analyser sans danger pour comprendre leurs mécanismes aujourd'hui. Mais dans l'acte d'enseigner, je crois beaucoup plus à l'importance de transmettre une conviction personnelle sans agressivité, plus en tout cas que seulement un savoir ou même une culture. Car je me suis souvent posé la question comme enseignante : doit-on en rester à l'histoire des religions en remplaçant une histoire sainte par une histoire vraie ? Peut-on se contenter de la présentation de fiches de culture religieuse objectives et calibrées ? Ce qui intéresse est souvent au-delà des apparences, c'est du moins mon expérience.

Surtout ne pas donner l'impression qu'on assène un catéchisme tout fait mais qu'on pose autrement les questions et que toute approche du religieux doit être faite de questions et non de réponses, d'un vécu et non d'images médiatiques. La méfiance à l'égard de l'enseignement des doctrines dans un cadre laïc est en effet liée à la confusion entre culture religieuse ou histoire des religions et catéchisme. Il faut d'abord briser cette confusion pour accéder aux structures profondes de la spiritualité car le catéchisme, initiation croyante faite par des croyants n'est pas affaire d'enseignement mais de témoignage. Pour arriver à parler de spiritualité, nous cherchons autre chose qu'une présentation encyclopédique des contenus, pour laquelle il y a d'ailleurs actuellement d'excellents manuels. Nous voulons éduquer à la lecture des significations de ce qui fait le fondement des systèmes de pensée qui ont produit du patrimoine (dans tous les sens du terme, à la fois matériel et mental, des façons de penser les choses et le monde). Ce n'est pas seulement par l'analyse du patrimoine matériel mais par celle du patrimoine doctrinal, des manières de penser l'homme et le monde que l'on défendra la tolérance.

Mon expérience

Mon expérience est maintenant très ancienne, surtout pour l'enseignement en lycée et collège (1971-1976 !), mais elle m'a laissé quelques convictions.

Au lycée

Les religions intéressent les élèves, au moins les ados et les étudiants

J'ai commencé à enseigner l'histoire en lycée technique. J'avais peu d'heures et des gamins de seconde peu accrochés à des cours ordinaires d'histoire-géo, avec un programme ne touchant pas du tout à l'histoire religieuse. Pourtant en vivant un peu avec eux (hand et ski), des questions sont venues, toujours pour savoir ce que je croyais personnellement, d'autant que j'avais une classe d'adaptation pour des jeunes venant des CAP qui avaient à peu près mon âge. Comme le programme n'était pas trop lourd, j'ai beaucoup organisé des débats, sur différents sujets, et surtout avec des témoins (camps de concentration, sexualité (mais oui), tabac et drogues…) Ce fut passionnant car ils s'entendaient bien et étaient particulièrement solidaires.

Bien entendu, mes réponses sont arrivées aux oreilles des collègues et je me souviens de discussions endiablées à midi à propos de religion et de questions très pointues sur la Vierge ou la résurrection. Les profs n'étaient pas hostiles, seulement anticléricaux parfois, ce que j'étais moi-même, mais mes compétences théologiques étaient limitées… c'est ainsi que j'ai entamé une formation théologique. A l'époque, sortant des concours, je n'étais spécialiste que d'histoire démographique et sociale !

Très vite nommée sur un poste fixe en collège, j'ai tout de suite eu l'ensemble des classes mais très vite aussi la meilleure et la pire des 3e, ce qui m'a permis de poursuivre mon expérience du lycée technique car ces élèves parfois très perturbés étaient en quête de sens. J'ai surtout le souvenir de discussions sur la justice, l'origine et le sens de la vie. Dans les autres classes, il était naturel que je commente la Bible en 6e et les icônes et images en 5e, les textes de Luther et Calvin en 4e.

L'accroche la plus intéressante a été avec les parents. J'utilisais une Bible de Jérusalem en classe et plusieurs parents témoins de Jéhovah m'ont reproché sans agressivité de ne pas employer une « vraie » Bible. Occasion d'un dialogue avec tous lors d'une réunion. Les autres ont trouvé en effet qu'ils ne connaissaient pas bien la Bible. J'ai donc monté un groupe biblique de chrétiens en délicatesse avec leur Eglise hors du collège, chez l'un d'eux. Nous préparions les textes du dimanche, car la majorité avait suivi un catéchisme. J'ai même invité une fois le curé, un jésuite je crois, qui a accepté de venir nous voir et nous écouter et a trouvé sympathique qu'on utilise les textes du dimanche. Au bout de la deuxième ou troisième réunion, j'ai proposé de commencer par un Notre Père. C'est parfaitement passé.

Mais cela n'a duré que quelques mois car cette année-là, en 1975-1976, j'ai été recrutée en université.

À l'université

A l'université, je me suis trouvée dans la bataille pour l'enseignement du fait religieux et la défense du patrimoine.

Tous les choix religieux et anti-religieux étaient présents dans cette grosse université de Paris 1. Eduquée tout au long dans l'enseignement public, je n'avais pas de difficulté à affronter les différents milieux sécularisés. L'ouverture était très grande mais dans l'après mai 68, parler directement de religion était impossible. C'est donc dans le commentaire de documents sur les révoltes (par exemple Thomas Muntzer ou sur les dévots du règne de Louis XIII) que passait une culture religieuse. Les étudiants en étaient assez friands et nul ne m'a jamais accusée de contrevenir à la laïcité. La raison en est simple, il s'agissait de comprendre le vocabulaire de documents de la première modernité… tabernacle, goupillon, mais aussi salut, élection, justification, libre examen…

Très vite, nous avons observé que les étudiants étaient ignorants devant un tableau de Bosch ou de Poussin. L'idée d'initiation au patrimoine a commencé à se développer au milieu des années 80. Alors, Robert Fossier a mis en place une formation continue pour les profs du secondaire.

Dans les années 90, on commençait à penser au fait religieux. Le rapport Joutard avait déjà mis l'accent sur la nécessité de suppléer le manque de culture religieuse en s'appuyant sur les programmes d'histoire existants et sans créer un enseignement propre du fait religieux qu'on avait pensé confier à des clercs de chacune des religions ! Très vite, les profs d'histoire-géographie ont répondu. Très vite aussi le besoin de former les enseignants est devenu un leitmotiv.

L'enseignement des religions

J'ai introduit l'enseignement des religions dans la préparation aux concours. L'université Paris 1 est une fabrique de futurs enseignants et donc de préparation aux concours. À plusieurs reprises, des questions d'histoire religieuse sont venues au programme des concours, en histoire médiévale, moderne ou contemporaine, en dépit des attaques laïcardes. Bon moyen dans les amphis de tester les attentes des jeunes à cet égard. Tout au long des années 1990-2000, je suis restée marquée par l'ignorance, attendue, mais aussi par leur difficulté à se déclarer confessionnellement dans les amphis. Lors d'un T.D. d'explication de document où la notion de tabernacle était abordée du côté de l'Ancien Testament par une étudiante, juive à l'évidence, vers 2000 peut être, j'ai fait l'interrogation orale suivante : « qui a subi un catéchisme ou une formation à une religion ? » seuls deux puis trois ont levé la main sur 250. Renseignements pris ensuite, ils étaient tous dans les mouvances charismatiques.

J'ai dû expliquer à un juif radical que s'il refusait de travailler le samedi, il ne serait pas titularisé dans l'enseignement public et à une jeune femme voilée, d'origine

bretonne d'ailleurs, qu'elle devrait ôter son voile pour passer le concours et enseigner. Je sais que le premier, après avoir réussi le Capes, n'a pas été titularisé et la seconde me semble avoir disparu. Pourtant, ces convaincus savaient discuter pour témoigner de ce qu'ils vivaient à l'intérieur de leur religion et cela était incontestablement un progrès pour tous. J'ai récupéré comme cela une année un étudiant qui voulait travailler sur les traditions soufies en Master et qui est entré dans l'enseignement public sans problème. Je dois dire que les beurs et beurettes m'ont bien plus impressionnée que les étudiants d'origine juive, protestante, catholique ou bouddhiste

Il n'en demeure pas moins que si les jeunes se sont montrés très réceptifs et tolérants, ce n'est pas le cas des cadres de l'éducation nationale ! J'ose espérer qu'ils ont lu le dernier essai de Jean Birnbaum, « *Un silence religieux, La gauche face au djihadisme* » Paris, Seuil, 2016. Nous ne serons pas d'accord avec tout et en particulier l'idée qu'il n'y a plus d'utopie en dehors de l'Islam, mais la méthode est utile pour demander aux laïcards ignorants d'aller se former.

Il y a eu aussi le moment patrimonial. La défense du patrimoine et de sa droite interprétation m'a amenée à créer l'un des premiers diplômes professionnels le DESS puis Master Histoire et gestion du patrimoine, qui existe toujours à Paris I et vient de fêter ses vingt ans (une rareté dans ce type de diplôme !). Là sont passées bien des considérations sur les bâtiments, les retables ou les images chrétiennes. Pendant ce temps, il a fallu très longtemps à Paris I pour créer une formation aux trois monothéismes par trois spécialistes des religions tant il y avait des craintes que la laïcité ne soit pas respectée…

Mon analyse

Voila ma façon de comprendre la quête d'un sens ou d'une spiritualité dans l'enseignement public

Après 45 ans d'enseignement, je commence à peine à comprendre pourquoi cela passait. Face à l'irruption des religions du monde dans notre environnement européen, notre laïcité doit relever le défi, éveiller au sens pour dépasser le consumérisme, faire comprendre l'autre de façon à éviter les affrontements. Certes, mais comment s'y prendre ? Les historiens ont été les premiers touchés par ces questions.

Pratique personnelle

Ma pratique personnelle face à l'histoire : passer d'un sens pour moi à un sens pour tous.

L'histoire est bien commode car son enseignement est basé sur une documentation à comprendre et à critiquer. Donc on peut faire saisir pourquoi tel ou tel personnage agit. Si on prend par exemple le cas Luther, on peut en rester à l'écume des choses (les indulgences) mais aussi utiliser des textes brûlants sur la fin du monde, l'urgence du salut et la liberté de celui qui agit selon sa conscience… Son texte sur *La Liberté du chrétien* s'y prête parfaitement. On peut même renouveler l'image de la Vierge et donc de la femme à travers son petit texte commentant le Magnificat (non accessible en Pléiade, mais ça viendra sans doute dans l'année). C'est ainsi que tout historien peut utiliser des textes du patrimoine religieux au-delà des Ecritures pour suggérer le souffle du divin sur toute action. On peut enseigner l'histoire et nourrir sa foi en même temps. J'ai par exemple découvert les poèmes de Jean de la Croix ou Thérèse d'Avila en pratiquant l'espagnol et le français merveilleux de Calvin. Mais j'ai aussi cherché à comprendre le christianisme oriental à travers les Récits du pèlerin Russe… on peut multiplier les exemples. Faire comprendre la violence terrible des guerres de religion à partir de Blaise de Monluc, le soldat professionnel face à la guerre civile, ou le lyrisme nationaliste dans le souffle poétique de Charles Péguy.

On peut faire la même démonstration en décryptant des lieux et objets d'histoire de l'art. Donner à comprendre un sens qui déborde la représentation pour mener plus loin. Pourtant, il est difficile de dépasser les descriptions extérieures au phénomène religieux et de saisir la puissance de transformation individuelle et collective qu'induit le choix religieux. Pour entrer dans ces profondeurs, je crois qu'il faut passer par un média extérieur, qui permette plusieurs niveaux de lecture et l'apprivoisement de notions spirituelles inconnues de la majorité de nos collègues. L'un de ces médias est le cinéma, plus exactement le cinéma de fiction[1]. Le cinéma est de ces instruments pour entrer plus profond dans le mystère spirituel

Ce media permet en effet de dire mieux que tout autre l'indicible et en particulier le choix religieux, la conversion ou le miracle, mais aussi le choix moral ou le rapport à la mort et aux morts des sociétés qui le produisent et le promeuvent.

Le religieux est présent au cinéma depuis l'origine et donc il

nous raconte comment se heurtent et évoluent les points de vue, devenant ainsi le témoin d'apologétique ou d'antiapologétique depuis un siècle. Il permet la critique, la comparaison, l'abord du sujet de façon détachée puisqu'il est toujours fiction. Dans nos sociétés gorgées d'information, il me semble que l'image de fiction montre mieux que toute image réelle l'invisible, la quête du sens, l'imaginaire à l'œuvre dans les consciences.

Pour comprendre les ressorts de l'action dans une culture donnée chrétienne, rien ne vaut en effet le cinéma, qui dévoile des structures mentales conscientes ou inconscientes. Le Western bien plus que le cinéma de patronage ou de pèlerinage. Seuls le décryptage et la discussion permettent d'aller plus loin que l'action ou l'émotion et forment une culture de l'image utile pour décrypter les homologues télévisuels.

Pratique œcuménique indispensable

Ce n'est pas un hasard si revenant à l'Institut catholique de Paris après une interruption, comme prof, je me suis vue proposer de monter un cours d'histoire œcuménique à l'Institut Supérieur d'Etudes Œcuméniques (ISEO). Ma recherche en histoire du XVI[e] siècle en est responsable. Dans cette première mondialisation, on a cherché à se distinguer et à s'imposer, spirituellement et nationalement, on a cherché à cliver et non à rassembler alors que ce qui sépare chacun de nous est infime. La pratique de l'ISEO pour enseigner et pour monter colloques et travaux est la preuve que tout est possible : la fraternité et la quête de l'unité demandées par l'Évangile mais aussi le témoignage commun.

Les violences des guerres de religion, bien dénommées guerres civiles, après les massacres de la Saint-Barthélemy sont devenues aujourd'hui un champ d'étude obligé pour les historiens qui en décortiquent les causes et les processus, mais aussi pour ceux qui étudient les paix négociées et incertaines entre voisins.

Au plus haut niveau, pouvoir parler d'Eucharistie, de justification, de salut… ou de Marie, de primauté pontificale et de communion des saints sans se fâcher est une expérience précieuse qu'on peut reconduire de niveau d'intervention en niveau d'intervention. Il suffit que chacun écoute. Le sentiment d'un Dieu commun construit par le dialogue et l'émotion communs peut alors être partagé.

Pratique interreligieuse seulement esquissée

Entre temps, l'approche de la notion de spiritualité s'est beaucoup élargie, jusqu'à passer de la quête du salut de l'âme à la relation de l'humain avec ce qui le dépasse. Peu à peu, débordée par la quête de sens, d'espoir ou de libération, elle est parfois devenue sans dieu, totalement déconnectée, uniquement centrée sur le développement personnel (New Age).

J'ai beaucoup formé les étudiants et les enseignants, mais aussi, par exemple certains groupes juifs et protestants sur l'idée de création, sur les rituels et plus encore sur les grands lieux de pèlerinage, Rome plus que Santiago en fait.

photo AM Marty

Le pèlerinage est intéressant car il permet des comparaisons assez riches comme le montrent les travaux du CARE (CNRS) à la suite d'Alphonse Dupront. Sur les grands lieux de pèlerinage du monde, sur les reliques et les miracles, on peut réfléchir au lien des individus et des groupes avec le sacré. J'ai tenté de le faire au Japon par ex. Sans doute pas le meilleur lieu pour cela.

Entre le sacré chrétien et les autres sacrés, il faut bien comprendre qu'il y a des différences considérables derrière des gestes et des rites qui sont proches. Des concepts comme Création, Élection, Salut… ne passent pas ailleurs.

Conclusion

Pourquoi parler de spiritualité en classe et sur quoi le faire ?

D'abord le désir de partager un sens du temps présent. Sans oublier l'intérêt du passé pour évo-

quer des questions trop brûlantes. Exemple, les guerres de religion face à la violence montante.

Une volonté de montrer un au-delà vivant, mobilisateur et joyeux, qui rassure et construit chacun d'entre nous. Mais aussi le désir de montrer les religions de l'intérieur, à travers leurs structures doctrinales : il est indispensable de rendre compte des doctrines privilégiées qui sous-tendent une civilisation car elles permettent de la comprendre de l'intérieur et de la voir à l'œuvre à l'insu même de ceux qui y participent. Si la thèse de Max Weber sur *l'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme* reste aujourd'hui à la fois discutée et fascinante, c'est justement qu'il mettait pour la première fois en valeur les mécanismes des représentations d'un moment comme ressorts de l'action collective.

Les images[2]

Présenter une Vierge de Vladimir, une Trinité de Roublev ou une Nativité de La Tour sans parler de l'Incarnation, c'est donc rater une structure profonde de notre imaginaire de la maternité et de la relation familiale. Commenter la crucifixion du retable d'Isenheim sans dire que les panneaux du supplice s'ouvrent sur ceux de la Résurrection, c'est réduire l'œuvre d'art. C'est parce que les pèlerins du sanctuaire, atteints du mal des ardents (intoxication au seigle ergoté) pouvaient, par un acte de foi guidé par la représentation iconographique, croire en la Résurrection de ces chairs décomposées qu'ils pouvaient espérer la guérison en cette vie ou en l'autre.

les autres civilisations

Décrypter une spiritualité locale, animiste, New Age, bouddhiste, musulmane ou chrétienne suppose aussi une approche laïque de la pensée religieuse dans nos sociétés postmodernes. Que veut dire être croyant non pratiquant, pratiquer une spiritualité sans appartenance religieuse instituée ? Le retour au paganisme et au chamanisme qui postulent la domination des forces de la nature sur l'homme derrière l'idée d'être "en harmonie avec la nature" est-il une panacée ? Prendre pour compagnon un Jésus-Christ historique homme et Dieu à la fois a des conséquences sur la manière de comprendre les relations avec les autres, avec la nature et avec l'État. Il faut le savoir. Il en est de même dans les autres grandes spiritualités. Comme chrétiens, nous avons à faire passer ce qui est au fondement de chaque civilisation mais sans oublier la nôtre, si malmenée actuellement. Donc la Création ex nihilo, l'Incarnation, la Trinité (modèle de la communication instantanée), la Résurrection et non la Réincarnation… le sentiment de l'Élection personnelle ou collective ce qui tisse incontestablement la spiritualité chrétienne.

Nous sommes ainsi loin d'un catéchisme mais proches des questions fondamentales qui sont et seront posées dans notre monde.

Nicole Lemaitre
Professeur d'histoire honoraire à Paris I

1 Les réflexions qui suivent se veulent en continuité avec mon article : Nicole Lemaitre, Idée de modernité et patrimoine immatériel, dans L'enseignement du fait religieux*, (Actes de la DESCO), Paris, 2003, p. 307-324.*
2 Voir le commentaire fait par Nicole Lemaitre à la fin de ce dossier.

École

Le cinéma est un auxiliaire pédagogique particulièrement apprécié par Nicole Lemaitre et ses collègues d'histoire, mais aussi par d'autres, comme Catherine Listrat professeur des écoles dans une zone rurale de l'Allier.

Depuis maintenant huit ans, j'inscris ma classe (CE2-CM1) au projet « *Ecole et cinéma* »[1]. Depuis six ans la classe de ma collègue (CM1-CM2) vient avec nous. Il s'agit d'aller voir trois films sur l'année au cinéma le plus proche de chez nous, c'est-à-dire à 23 km.

Le cinéma c'est le 7ème art, ainsi je considère que nos visites au cinéma René Fallet de Dompierre-sur-Besbre entrent dans le domaine de l'Histoire des Arts.

Préparer la séance

Tout d'abord, il faut apprendre aux élèves à être des spectateurs discrets et respectueux des autres. On ne fait pas de commentaires à son voisin et on garde dans sa tête les réflexions que nous suggèrent les images. On n'est pas à la maison sur son canapé ; on ne se lève pas quand on en a envie, on reste attentif tout le long du film. J'ai déjà amené mes élèves à des représentations à l'opéra voir *La Bohème* et *La Flûte enchantée*, et je demande la même attention respectueuse. Ils en sont capables si on a préparé l'histoire avant et s'ils ont des pistes pour observer des choses précises dont on parlera dès le retour en classe.

et cinéma

Il faut toujours donner le synopsis et présenter les personnages avant la projection. La grande angoisse des élèves est que le film soit en noir et blanc… Signe pour eux que le film est vieux et sera donc ennuyeux. Pour des films d'animation, l'enthousiasme est toujours présent, car ils correspondent à ce qu'ils connaissent.

Il m'est arrivé de préparer certains films en donnant des éléments du vocabulaire du cinéma : les différents plans, la façon de filmer, les scènes… Mais il ne faut pas toujours décortiquer les images de façon technique. Parfois c'est seulement le plaisir qui l'emporte.

Des films très divers

Les films proposés par ce projet sont très divers[2] :

J'ai déjà parlé des films d'animation, surtout des films japonais[3] tels que *Mon voisin Totoro*, *Ponyo sur la falaise*. Les enfants sont surpris car beaucoup d'éléments culturels qui leur sont étrangers sont véhiculés par ces dessins animés.

Les films étrangers font réfléchir sur ces habitudes tellement différentes des nôtres : *Le chien jaune de Mongolie*, *Jiburo*, où on voit que les enfants ne sont pas élevés de la même façon dans les autres pays.

Des classiques, comme les films de Tati ou de Charlie Chaplin, font partie de notre patrimoine et les enfants les découvrent avec joie… même s'ils sont en noir et blanc. Ce qui permet de tordre le cou aux idées reçues évoquées plus haut. Bien sûr le fait que l'humour soit présent n'est pas négligeable.

Le film qui fut le plus difficile à préparer et pour lequel je ne savais pas à quelles réactions m'attendre fut ***Le Monde vivant*** d'Eugène Green. Curieusement c'est le seul film en huit ans qui reçut un tonnerre d'applaudissements à la fin ! J'ai réalisé combien les enfants recevaient les images sans se poser de questions et savaient d'eux-mêmes faire abstraction des codes qui parfois gênent les adultes.

Le monde vivant

C'est un film en couleurs de 2003. C'est un conte avec les ingrédients classiques tels que deux chevaliers, une princesse à délivrer, un ogre, des enfants prisonniers. Donc les élèves ne sont pas dépaysés… mais les chevaliers sont en jean's, les acteurs parlent lentement en faisant toutes les liaisons du texte. La femme de l'ogre aide un des chevaliers et va l'aimer. Le rôle de l'imagination est très important : le « chevalier-r-aulion » (avec la liaison !) est accompagné d'un labrador, les enfants trouvent un bébé éléphant (ils ont un lapin dans les bras)… En fait on dirait du théâtre, et chaque scène est une surprise. L'histoire finit bien car les chevaliers épousent la princesse et la femme de l'ogre qui est mort dans un combat.

Sur trois ans, les enfants voient neuf films qui font partie de notre patrimoine. Ils découvrent des cultures différentes car beaucoup de films sont étrangers. Ils apprennent à être des spectateurs attentifs. Nous discutons toujours du déroulement des histoires dans les films et des émotions provoquées. Et mon grand plaisir est lorsqu'ils me disent : "*Tu sais maîtresse, le film qu'on a vu avec toi est passé à la télé et on l'a regardé à la maison avec mes parents*."

Une ouverture sur le monde et la culture

Lors de ces projections nous essayons toujours de décrypter les images et de beaucoup en discuter, ce qui permet, comme l'a dit Nicole Lemaitre dans sa conférence sur la spiritualité, « *d'aller plus loin que l'action ou l'émotion et de former une culture de l'image utile pour décrypter les homologues télévisuels*.»

Catherine Listrat
Allier

1. Ce dispositif existe à tous les niveaux d'enseignement : collège et cinéma, lycée et cinéma…

2. Il existe un site conçu par « Les enfants du cinéma » qui présente les films du catalogue d' « école et cinéma », il s'agit de :
www.nanouk-ec.com

3. Voir l'article d'Isabelle Tellier, page 38

Éveiller à la question du sens dans l'enseignement public

Trois ans après mon départ à la retraite, en 2014, quand je relis ma carrière de professeur de lettres classiques en lycée puis en classes préparatoires littéraires, il me semble bien voir se dessiner une sorte de ligne directrice de mon enseignement : la volonté d'ouvrir chacun de mes élèves à la question du sens. Certes un professeur de lettres se doit d'être un spécialiste du sens des textes qu'il s'efforce de construire avec ses élèves, spécialiste aussi, en tant qu'enseignant de latin et de grec, du sens et du contresens en version ! Mais la question du sens ne saurait évidemment se limiter à la signification des textes ou des œuvres, il s'agit aussi et surtout, à travers les différents objets d'étude, d'amener les élèves à s'interroger sur une sorte de sens supérieur, qui est le sens du savoir, le sens du monde et de la vie. Il ne s'agit pas exactement ou pas seulement de spiritualité, mais les deux approches – l'éveil à la question du sens et l'ouverture à la dimension spirituelle ne sont pas sans lien.

J'ai enseigné à une époque où, dans la lignée du structuralisme et de sa prétention affichée, par exemple en linguistique, de faire abstraction du sens, au moins dans un premier temps, on risquait de considérer la signification comme plus ou moins secondaire. Je crois que les choses sont en train de changer[1], mais je me souviens des manuels envahis par le jargon de la rhétorique et de la stylistique, qu'on forçait les élèves à ingurgiter, non sans effets secondaires plus ou moins graves : j'ai vu par exemple des générations d'élèves se gargariser d'oxymores[2], et en trouver un peu partout et surtout là où il n'y en avait pas, sans jamais s'interroger sur l'effet de sens ainsi recherché. La pratique forcenée de l'argumentation, qui a sévi longtemps dans l'enseignement du français en 2nde et 1ère, rejoignait parfois la vieille sophistique grecque : être capable de plaider le pour et le contre sur un même sujet ; rendre le plus fort l'argument le plus faible et inversement, au risque d'une sorte de relativisme généralisé – et destructeur pour la formation du citoyen – suivant lequel tout se vaut. Enseignant le français en hypokhâgne, je me suis souvent interrogé sur les présupposés idéologiques qui faisaient privilégier les questions formelles : perspective générique[3], problèmes de l'écriture, sur lesquels doit déboucher, en troisième partie, toute bonne dissertation littéraire. Sans nier la nécessité de l'acquisition d'un vocabulaire technique minimal, sans ignorer l'intérêt des problèmes de genre littéraire ou d'écriture, il m'a toujours semblé qu'il fallait en définitive dégager des effets de sens : non pas chercher, comme le disaient si maladroitement certains élèves, le « message » transmis par le texte[4], mais essayer de comprendre ce que le texte peut nous dire aujourd'hui, à nous lecteurs de notre temps, dans sa complexité et la richesse de ses implications. Alors la littérature apparaît bien pour ce qu'elle doit être : non pas un luxe inutile, mais une activité vitale, qui nous éclaire sur le monde, sur les autres et sur nous-mêmes.

Alors, quand on enseigne les lettres et qu'on a la conviction que l'éveil à la question du sens doit être au centre de son enseignement, on peut privilégier certaines œuvres en fonction de cet objectif. J'ai étudié assez souvent *La Peste* de Camus avec mes élèves de première même si, d'un point de vue purement littéraire, ce roman n'est qu'une demi-réussite ; j'ai mis Claudel et *Le Partage de Midi* au programme d'une classe d'hypokhâgne ; j'ai prolongé l'étude d'*Un Roi sans divertisse-*

ment de Giono, en terminale et en hypokhâgne, par la lecture de quelques textes de Pascal. J'ai même pu, en classe de grec, inscrire dans la liste établie pour l'oral du bac, à côté de textes plus classiques, quelques paraboles de l'Evangile de Luc (*le fils prodigue, le bon Samaritain*), sans m'attirer le moindre problème du côté des parents, bien qu'aucun élève n'ait jamais été interrogé, le jour de l'épreuve, à ma connaissance du moins, sur l'un de ces textes ! Cela pour dire qu'on peut se permettre certaines audaces. On se souvient peut-être du passage de *La Peste* où le docteur Rieux explique que les chrétiens ne sont pas conséquents : ils proclament en effet, dit-il, qu'ils croient en un Dieu tout-puissant et ils se contredisent en recourant au médecin alors qu'ils devraient laisser à leur Dieu le soin de les guérir ! Comme je trouvais l'argument assez sophistique et parfaitement insupportable, je faisais lire à mes élèves, après avoir étudié le texte de Camus, un extrait du livre du Père Varillon, *Joie de croire, joie de vivre*, où il explique que la toute-puissance de Dieu n'est pas le super pouvoir d'un magicien mais la toute-puissance de l'amour, qui est finalement une toute-faiblesse, puisque l'amour rend vulnérable. Je crois qu'en agissant ainsi, j'étais honnête et tout à fait fidèle aux valeurs de la laïcité ; au demeurant n'ai-je jamais encouru de remarques de quiconque à ce sujet.

Pour terminer je voudrais reprendre quatre propositions, éminemment discutables, cela va de soi, que je faisais en 2004, lors d'une rencontre locale[5], à Rouen, alors que j'étais encore en activité, et qui me semblent n'avoir rien perdu de leur actualité:

1. Rappeler aux élèves, à temps et à contretemps, qu'ils ne sont pas là seulement pour réussir un examen ou avoir un métier. Nos ambitions sont plus hautes : il s'agit de leur fournir un bagage qui les aidera à vivre et à être libres en sachant porter un jugement critique sur ce qui leur est proposé, dans le domaine de la culture, de la politique, du divertissement, de la consommation. Il s'agit de leur donner les moyens de prendre une position personnelle face aux problèmes du monde et de la vie, bref de construire un sens.

2. Leur enseigner la gratuité. Il y a déjà longtemps j'avais commencé l'année, en guise de provocation, en disant à des élèves latinistes de terminale scientifique : "*Quelle chance vous avez, pendant trois heures par semaine nous allons nous retrouver pour faire quelque chose, du latin, qui ne sert à rien !"* Quelle chance en effet, quel luxe de pouvoir passer des heures à étudier une langue ancienne, une œuvre littéraire, philosophique, musicale ou picturale, ou un raisonnement mathématique !

3. Faire émerger, chaque fois que c'est possible, à l'occasion des divers objets d'étude, les grandes questions qui sont comme des constantes de la réflexion de l'humanité sur elle-même : l'attitude face à autrui, l'engagement dans la cité, le problème du bonheur et du sens de la vie, la question de la mort et des fins dernières…

4. Par une ouverture aux autres disciplines, qui n'est pas forcément un travail interdisciplinaire, faire ressortir une certaine cohérence du savoir : à travers les différentes sphères du savoir il me semble en effet que l'humanité s'efforce de construire un sens, instable et pluriel par définition, et de répondre aux grandes questions qui la taraudent : questions de l'homme et du monde, question du sens de la vie.

Evidemment, je ne suis pas du tout sûr d'avoir rempli ce programme ambitieux ! Mais cela valait la peine d'essayer !

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1. Tzvetan Todorov, grand théoricien de la littérature en général et du genre fantastique en particulier, s'est élevé, vers la fin de sa vie, contre l'approche trop techniciste de la littérature dans l'enseignement dans un petit ouvrage, à lire et à méditer : La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007*

2. L'oxymore est une alliance de mots contraires. L'exemple typique en est emprunté au Cid de Corneille : « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

3. Il s'agit des genres littéraires.

4. Ce qui fait en effet l'intérêt du texte littéraire, c'est précisément qu'il ne saurait se réduire à un message univoque.

5. Rencontre intitulée : L'école : supermarché du savoir ou lieu de transmission du sens ?

Spiritualité et présence en milieu laïque

Je ferai une seule partie joignant expériences et diagnostic, puis ferai quelques propositions.

Souvenirs

Quelques souvenirs remontant tous au-delà de 12 ans :

Comme **père d'élèves** en lycée public, j'ai plusieurs fois été choqué que des professeurs se déclarent athées devant toute la classe, sans plus, alors qu'un de mes amis, par ailleurs responsable du SNES se présentait à sa classe, au début de l'année scolaire, comme « catholique de gauche », pour que ses élèves puissent savoir d'où il parlait, précisait-il.

Un jour, dans la **salle des profs** de mon collège, un de mes camarades syndiqué (SNES) nous recommandait de nous méfier de la présidente des parents d'élèves et déléguée au CE (Conseil d'Etablissement), car elle était une « apparatchik » du diocèse. Le lendemain, le secrétaire de notre section me demandait si je n'avais pas été trop choqué de cette mise en garde, s'excusant presque d'avoir laissé passer… Quand cette déléguée, en fin de mandat aux parents d'élèves, a quitté le CE, c'est le même camarade syndiqué qui a proposé de lui offrir des fleurs…

En **classe de latin en 3°**, un élève s'est étonné publiquement que l'on puisse encore croire en des niaiseries comme les miracles. Conscient de la gêne de certains élèves, je me suis contenté de dire que dans une école laïque on était tenu de respecter les croyances des uns et des autres. J'ai vraiment regretté de ne pas avoir fait une réponse plus personnelle, mais étais-je en droit d'aller plus loin ? Je continue à penser qu'une vraie laïcité ne s'y opposait pas, sans en être sûr ; sans bien savoir jusqu'où j'avais le droit d'aller dans le témoignage personnel. Je pense que j'aurais pu dire que parmi les croyants il y avait des intellectuels de premier rang qui pensaient intelligemment leur foi, et peut-être même aussi certains de leurs profs.

Comme **professeur de latin**, j'ai monté toute une séquence sur les chrétiens dans l'Empire romain (Tacite, Pline le jeune, Minucius Felix, mais aussi Burgess : *Le temps des mécréants* et le film *Quo vadis ?*), sans avoir perçu la moindre critique venant de parents d'élèves, même de ceux de mes collègues qui avaient leur enfant dans ma classe. Je ne sais pas si un professeur non-croyant aurait présenté une telle séquence – mais j'ai bien précisé à mes élèves qu'il ne s'agissait pas de catéchisme mais de culture littéraire et historique.

photo A-M Marty

Comme membre d'un **groupe de recherche au CRDP**, travaillant dans la ligne Mérieu, je me souviens qu'en présentant notre travail à une séance du CRDP ouverte au public enseignant, j'avais parlé de nos « valeurs », j'avais, sans plus de précision, témoigné que nous partagions les même valeurs, même si les sources de nos valeurs étaient diverses…

Conclusions

Je tire plusieurs conclusions de ces expériences.

D'abord que des enseignants, sans avoir conscience d'être agressifs, peuvent outrepasser un **devoir de réserve**, et miner les convictions de leurs élèves, dans un milieu de jeunes où être croyant ou même avoir des préoccupations spirituelles n'est pas si facile. Pour avoir accompagné des jeunes dans leur préparation du bac, je ressens que pour la plupart des jeunes la foi chrétienne est de l'ordre de l'impossibilité culturelle.

Ensuite que, sans avoir eu conscience d'affirmer sa foi – sinon en communiant lors des enterrements -, on peut **être perçu par ses collègues comme chrétien** et respecté comme tel.

Notre présence de chrétien (à mon avis un peu trop discrète, mais peut-être est-ce mieux ainsi) est capitale pour donner un peu d'air au climat « spirituel » de nos écoles publiques.

Accessoirement, on est parfois gêné d'être en **concurrence avec des écoles catholiques** qui se donnent des facilités pour « réussir » mieux que nous. Aujourd'hui c'est devenu un lieu commun que l'école catholique est une meilleure école… mais à quel prix évangélique… quand elle permet surtout l'évitement des plus pauvres.

Le spirituel

L'essentiel de ce que j'entrevois n'est pas encore dit : il y a, de commun entre certains chrétiens et certains athées ou agnostiques, ce que l'on appelle maintenant le « spirituel », qui est approché aussi bien par des incroyants que par des chrétiens et que l'on pourrait appeler l'ouvert : à la fois attention au spirituel dans le sensible, ce dont témoignent certaines œuvres d'art musicales ou plastiques, mais aussi des façons toutes simples d'être créateur dans sa propre vie et de sa propre vie , une certaine « foi poétique » et une ouverture à l'autre avec une dimension de générosité et d'espérance, et le souci de la maison commune.

Tout ceci, qui échappe à la raison calculatrice et au souci de la performance, pourrait être partagé dans l'école publique par tous ceux, croyants ou non, qui ont en commun cette conception de l'homme et cette exigence qui favorisent l'éclosion de l'humain dans l'homme et le petit d'homme. C'est de ce type de convictions que l'enseignement a besoin, dans le public comme dans le privé d'ailleurs… (Il y a eu sur ce sujet un dossier annuel des groupes secondaires, auquel j'avais participé, avec un article intitulé : Le spirituel… le cœur ouvert de l'homme)

Quelles propositions ?

Les chrétiens dans l'enseignement public devraient s'interroger eux-mêmes et s'encourager à œuvrer avec cet horizon, témoignant qu'il y a moyen d'être porté par sa foi, non vers des affirmations identitaires de sa différence, mais vers une capacité de trouver le souffle si nécessaire aujourd'hui pour affronter avec d'autres les défis du monde qui vient.

Les communautés chrétiennes et leurs responsables devraient davantage faire confiance aux institutions éducatives de la république, même en étant lucides sur leurs manques, au moins savoir qu'il y a des chrétiens dans l'enseignement public.

Qui est, comme moi, assez vieux pour se souvenir qu'à certaines époques l'Église de France témoignait publiquement de son respect pour l'Éducation nationale, et peut-être se souciait davantage de l'accompagnement spirituel des chrétiens qui y étaient engagés professionnellement ou dans l'aumônerie… ?

On devrait éventuellement rappeler que des personnalités comme Mounier et Marrou, par exemple, ont œuvré à acclimater la laïcité dans l'Église et, pour Marrou, la culture chrétienne dans l'université. On devrait réfléchir sur ce que signifie « l'exculturation du christianisme », d'où cela vient, et les initiatives et les remises en question que cette situation devrait susciter. Certains auteurs ont dénoncé le « silence religieux » qui règne dans la culture sur toutes ces questions, et qui grève lourdement la cohabitation des groupes humains dans nos sociétés (on devrait pouvoir parler d'ailleurs de communautés, comme y autorise la commission Stasi, mais c'est devenu politiquement incorrect).

Mais bon, ce n'est pas de consolations que nous avons besoin, mais de ressources théologiques, spirituelles, humaines, pour engager une réflexion sur ce que la société attend de son école, sur les efforts qu'elle est prête à consentir pour sa réussite, pour entreprendre, au cœur des tâches d'enseignement et au-delà d'elles, une tâche d'initiation à l'humain que nous sentons tous si nécessaire, à laquelle nous essayons de nous consacrer, et qui est devant nous comme un apprentissage à faire ensemble… et merci aux Semaines Sociales de France de travailler sur ce chantier.

Dans ce chantier, pourquoi ne pas ouvrir, à la base et au sommet, des ateliers sur les programmes (ou les activités) qui nous semblent de nature à apporter une nourriture spirituelle au sens large, en étant aussi à l'écoute de ce dont les élèves pourraient témoigner sur ce qui dans leur culture est source de vie en plénitude.

Marc Farine
Nord

Le yoga à l'école, pourquoi/comment ?

L.aurence Deteix-Debost, professeur des écoles, maître-formatrice du département de l'Allier répond aux questions de Sylvie Paquet

SP : Pourquoi pratiques-tu le yoga à l'école ?

L : L'habitude de pratiquer le yoga est venue à cause de difficultés de gestion de classe, alors que j'étais en poste à Tahiti, après de nombreuses années dans un village où les habitudes de travail étaient bien installées. A ce moment-là le climat de classe reposait essentiellement sur la bienveillance et la coopération entre enfants. Ce n'était pas transférable avec un public si différent.

J'ai donc entamé une réflexion sur ce qui pouvait m'aider dans la pratique quotidienne ; j'ai commencé par le yoga Taï-chi que j'ai pratiqué et sur lequel je me suis formée. Cela a ouvert la voie à une transmission aux élèves. Le retour de l'institution n'a pas été favorable : l'image que le yoga véhicule fait craindre des dérives sectaires.

Les recherches entreprises sur l'enseignement du yoga m'ont amenée à m'intéresser à la relaxation qui conditionne le bien-être des enfants à l'école. L'ouvrage des éditions Retz "*la relaxation active à l'école et à la maison*" permet de commencer à faire accéder les enfants à un état favorable aux apprentissages.

Dans la mesure où cela fonctionnait pour ma classe j'ai eu envie de le faire partager à d'autres enseignants. Un congé formation et le master 2 de formation des formateurs m'ont donné une sorte de légitimité pour proposer cette ouverture aux collègues.

SP : Quel est l'intérêt premier de cette pratique ?"

L : Le yoga pour les enfants conduit à la distanciation des problèmes. Sérénité, bienveillance et rigueur s'associent. Il évite de tourner en rond. Le travail sur les émotions, le bien-être corporel, les pensées et le cœur en font des moments riches d'échanges à tous niveaux. Cette pratique régulière modifie l'ambiance de classe : elle fait passer les élèves de l'externe vers l'intérieur, sans conduire à l'individualisme dans un processus d'individuation[1].

La motivation prend une autre dimension : l'élève ne travaille plus pour une récompense ou faire plaisir à l'adulte ; sa motivation[2] devient intrinsèque, associée au plaisir, à la stimulation et à la réalisation de l'activité.

SP : Comment le pratiques-tu ?

L : Par exemple, faire "émerger la joie" le lundi dès la première heure par la danse est une habitude qui mobilise les élèves et les fait entrer dans ce processus... processus qui conduit à la connaissance de soi-même et des sentiments humains.

Le langage oral est mobilisé dans l'expression des différents aspects des émotions, analysées par les enfants à partir de texte (chacun peut prendre la parole, par le moyen d'un bâton de parole) ou de situations de conflits, sur lesquelles on prend le temps de la discussion. Les mots sont des fenêtres, il convient de toujours faire attention à une parole bienveillante. L'argumentation s'améliore. L'estime de soi s'affirme et change les résultats scolaires.

La souffrance de certains élèves a un tel impact sur eux qu'ils ne peuvent accéder aux apprentissages. Le yoga en améliorant le bien-être individuel constitue un levier de progression.

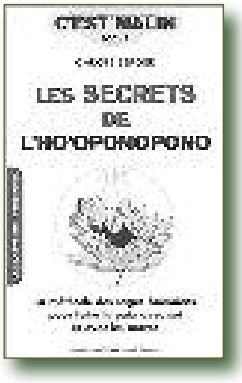
SP : Est-ce que le yoga est une forme de spiritualité ?

L : Oui, il y a une élévation, on ne reste pas sur le plan matériel et en même temps on est dans une certaine profondeur puisqu'on découvre ce que l'on a en soi !

Propos recueillis et mis en forme par Sylvie Paquet

1. Individuation, au sens jugien, est le processus de création et de distinction de l'individu. Il peut signifier en sciences de l'éducation : "réalisation personnelle et cheminement vers la découverte de soi"

2. Cf pyramide de Maslow



Les secrets de l'ho'oponopono, *poche, nov 2015, 6 €.*
Le livre par qui, pour moi, tout a commencé.

Voir d'autres livres page 37

Vocabulaire

Le désenchantement des religions

Qui n'a redécouvert avec libération le maître livre de Marcel Gauchet *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion* (Gallimard 1985, Folio essai n°466, 2017) ?

Dans la recherche d'une juste approche de la laïcité s'ouvrait un renouvellement de la réflexion sur la possibilité d'une parole laïque présentant « le fait religieux » dans l'école. Ce que montre particulièrement l'article expert et expérimenté de Nicole Lemaître dans ce numéro (page 12).

Le sur enchantement des spiritualités

Mais dans le même moment que ce désenchantement des religions se développait, comme pour combler un manque, un surenchantement des "spiritualités". Vaste amalgame de l'homme avec ce qui le dépasse ou le fonde. Et c'est au nom de "spiritualité" que s'est rassemblée cette quête très liée au New-Age. Apparemment, on devrait pouvoir se réjouir de telles propositions "humanistes" centrées sur l'homme. Ce sera la recherche du développement intérieur de l'homme, de sa croissance et de sa dimension communautaire (le vocabulaire de la spiritualité religieuse). Certains auteurs de cette "nouvelle spiritualité" ont comme dénominateurs communs le bonheur et la méditation. Christophe André propose *Le guide de la méditation* (Psychologies Hors Série avril 2017). Il ajoute : *N'oublie pas d'être heureux*, 2014 ; puis Mathieu Ricard *Plaidoyer pour le bonheur*, Nil 2003 ; Bertrand Vergely, *Petite philosophie du bonheur*, Milan 2001. Jusqu'à la dénonciation de cette spiritualité du bonheur par Pascal Bruckner : *L'euphorie perpétuelle du bonheur*, Poche 2003. Boris Cyrulnik approche, lui, le bonheur à travers le malheur : *Un merveilleux malheur,* O. Jacob 1999.

Il ne saurait s'agir de dénigrer cette recherche du bonheur. Mais est-ce nécessaire d'employer le vocabulaire de la spiritualité pour en parler ? Il s'agit bien de quête du bonheur mais tournée vers elle-même. Or si nous employons le mot spiritualité, il renvoie à spiritus, un esprit qui nous est donné, « pneumâ", "ruah" dans le vocabulaire chrétien. Ce sont des dons et non pas des conquêtes. Parler de spiritualité c'est envoyer un don de Dieu esprit, pneumâ, " ruah". Ne peut-on pas trouver un mot neutre, laïc pour traduire les réalités évoquées : le mot " sens " ? Il y a un sens de la laïcité mais c'est bien abuser que de parler de spiritualité de la laïcité.

Le rétablissement du sens

Oui, pas de vie humaine sans souffle, celui de la respiration retrouvée dans la méditation, mais c'est d'un souffle humain dont on parle alors. Bien sûr on ne dit pas assez aujourd'hui, le sens de la méditation, de la respiration. Mais la méditation du chrétien est la méditation qui vient d'ailleurs « lectio divina », l'Écriture reçue et rendue sans cesse. Dieu est multiple avec des facettes diverses : insistance mystique chez les moines dans la prière monastique, insistance humaniste chez Madeleine Delbrel. Guy Coq a tenté ainsi un excellent manuel de la diversité spirituelle mais il peut tomber quelquefois sur une confusion entre spiritualité dans la foi et spiritualité de l'humanisme. Les dons spirituels des chrétiens vont se traduire par des gestes différents : la gymnastique au chœur des moines pour qu'ils ne s'endorment pas avec des « miséricordes » de soutien ; la mystique d'un Teilhard de Chardin et des chercheurs scientifiques en est un autre exemple.

Mais il s'agit bien de spiritualité chrétienne, incarnée, dieu merci, et qu'il n'est pas utile de comparer au sens de l'oraison de tout priant, de tout chercheur.

Patrick Jacquemont
01-05-2017

*NB : Joseph Moingt propose une réflexion différente et complémentaire dans "*Spiritualités Hors frontières*" Etudes Février 1997*

Nous savons être beaux joueurs avec le mot "sens" utilisé dans cet article car il sera utilisé bien utilement pour parler du "sens de la foi". A développer une autre fois.

La spiriualité laïque

Fin avril 2007, à la Baume les Aix, la Paroisse Universitaire a organisé sa dernière rencontre nationale avant la fusion. Nous avons retrouvé l'intervention de Bernard Descouleurs telle qu'elle était prête pour une diffusion dans la revue *Trajets* qui a cessé sa parution au bénéfice de *Lignes de Crêtes.* À part une petite allusion à l'actualité de l'époque, ce texte garde toute sa pertinence et nous sommes heureux de le publier en hommage à son auteur, malheureusement décédé peu après la rédaction de ce texte. Il mérite d'être médité par petites doses tout au long de l'été.

Je voudrais d'abord situer les deux termes que votre Congrès a rapprochés mais que l'on peut aussi considérer en tension : spiritualité et laïcité.

Que faut-il entendre par spiritualité ?

Ce mot est fréquemment utilisé aujourd'hui et parfois un peu galvaudé. En essayant de le situer du point de vue du fondement, je dirais simplement que la spiritualité, **c'est ce qui maintient l'homme au-dessus de l'abîme.** En effet, le rapport de l'homme à la spiritualité n'a cessé de reproduire, tout au long de son histoire, la situation primordiale – celle d'avant la création – où, selon la Genèse, le souffle de Dieu, l'Esprit, plane au-dessus de l'abîme[1].

Cette image m'apparaît comme une expression symbolique de la condition humaine. Depuis son origine, l'humanité se trouve confrontée à la gestion des forces obscures qui surgissent de ses profondeurs. Efforts de contrôle, de domination, de sublimation, émanant du travail de l'intelligence, du discernement de la conscience, des activités multiformes de l'esprit. Au-delà de la gestion morale des conduites individuelles et des comportements sociaux, les questions de l'origine et de la destinée, comme les aspirations au dépassement de l'horizon immédiat, tracent la dimension du sens et ouvrent le champ de la spiritualité. C'est le travail de l'esprit humain. Son sens esthétique, son sens moral, ses intuitions pour la conduite de son action, lui permettent de sublimer ses pulsions, de discerner ce qui lui apparaît comme « le meilleur » en fonction de ses possibilités. C'est ainsi que progressivement il construit son humanité « au-dessus de l'abîme » de l'inhumain.

L'esprit humain – tout comme l'Esprit créateur de la Genèse – est appelé à **faire advenir l'humanité de l'homme en l'arrachant à la barbarie.** C'est cela le chantier de la spiritualité, qui concerne non seulement les individus mais aussi les sociétés.

une dimension de l'être-homme

Considérée dans cette perspective, la spiritualité doit être reconnue comme une dimension anthropologique, c'est-à-dire comme une dimension constitutive de l'être humain. Cette considération philosophique rejoint les données de l'anthropologie biblique, qui présente la création de l'homme comme un composé de terre et d'esprit. L'homme est tiré de la terre, façonné à partir de l'argile du sol, (c'est le sens premier du mot « Adam » : « le terreux ») et Dieu lui insuffle son propre souffle, sa «Ruah», son Esprit, et c'est ainsi qu'il devient *nefesh* être vivant.

L'homme réunit ainsi en lui le ciel et la terre, c'est ce qui caractérise son humanité, ou plutôt ce à quoi il est appelé, car l'humanité est une réalité en devenir, elle doit encore advenir, et cet avènement, cet accomplissement, relève de notre responsabilité. C'est le travail de l'esprit en l'homme qui peut faire advenir son humanité. C'est ce même travail de l'esprit qui peut transfigurer la matière, comme le prophétisait Teilhard de Chardin. Par conséquent, être en quête de spiritualité n'est pas une fantaisie, une mode intéressante au sein de la société de consommation, c'est une question éminemment plus sérieuse, une responsabilité à l'égard de notre humanité : il s'agit de s'engager et de travailler pour son avènement.

La spiritualité en effet ne saurait être considérée du seul point de vue de l'individu. Parce qu'elle est une dimension de l'humanité, elle ne peut se limiter au seul objectif de l'accomplissement des personnes, elle concerne aussi nécessairement le corps social et le champ politique. Devant la montée d'un libéralisme économique de plus en plus agressif et la marchandisation de l'humain qu'il entraîne, il devient de plus en plus urgent de redonner de l'âme à notre vie sociale. Comme l'écrivait déjà Charles Péguy en 1914, notre société a évolué de telle façon que désormais l'Argent se trouve seul face à l'Esprit.[2]

Quelques décennies plus tard, Ion Patocka déclarera que *le caractère démoniaque du 20e siècle tient surtout au déni du souci de l'âme*. Ceci constitue **un défi social et politique que la spiritualité individuelle ne saurait relever à elle seule.**

Quel peut être l'apport de la laïcité dans ce chantier ?

La laïcité n'est pas seulement un espace juridique séparant les domaines de compétence respectifs de l'État et des religions, celles-ci se trouvant renvoyées à l'espace privé. Sous-jacent à ce dispositif juridique, il y a une philosophie de la laïcité, une conception de l'homme, sans laquelle ce dispositif ne pourrait tenir.

La laïcité est d'abord, en effet, au service de la liberté de l'homme, de sa liberté de conscience. Selon les termes de la loi de 1905, *la République assure la liberté de conscience* mais aussi la liberté d'expression publique des croyances puisqu'elle *garantit le libre exercice des cultes* . C'est cette conception de l'homme libre et responsable qui fait exister la laïcité comme l'espace républicain pour le « vivre ensemble ». Cet espace républicain se déploie selon trois dimensions : celle de la *liberté* de conscience et de l'exercice des cultes, celle de *l'égalité* des droits reconnus aux différentes religions ou positions philosophiques et de leur égalité de traitement, celle de la *fraternité* qui est la qualité du vivre ensemble dans le respect des différences et la reconnaissance des valeurs communes.

C'est ici que laïcité et spiritualité peuvent converger : sur ce terrain fondamental de l'humain qu'il faut d'une part protéger et préserver de l'intolérance et des fanatismes, et qu'il faut, d'autre part et en même temps, soutenir et promouvoir dans sa dignité. Il apparaît ainsi que, contrairement à une approche superficielle trop répandue, la laïcité ne saurait être réduite à la neutralité. Si l'Etat est neutre à l'égard des religions, n'ayant pas à en privilégier l'une au détriment des autres ni à intervenir dans leur domaine particulier, **il ne peut être neutre en matière de droits de l'homme.**

La laïcité doit promouvoir un certain sens de la dignité de l'homme (les débats sur le voile islamique auraient dû s'orienter dans cette direction plutôt que de se fourvoyer dans le domaine des signes religieux plus ou moins ostensibles !). La Déclaration des droits de l'homme est la référence fondatrice de la laïcité. Si donc il convient d'enseigner de nouveau la laïcité à l'école comme l'a recommandé le Rapport Stasi, ce doit être dans cette perspective positive, au service de la dignité humaine et non comme une doctrine de neutralité et d'abstention.

Monsieur Claude Nicolet, professeur honoraire à la Sorbonne et membre de l'Institut, qui se déclare matérialiste, va assez loin dans cette direction puisqu'il voit dans la pratique de la laïcité une forme d' « exercice spirituel ». Il s'agit de débusquer le flic ou l'inquisiteur qui sommeille en nous et nous rend trop souvent intolérants. Ce qu'il appelle *la laïcité intérieure* est une ascèse qui conduit à **une certaine dépossession de soi pour accueillir l'autre dans le respect de sa dignité.** *La laïcité intérieure,* écrit-il, *conduit à se demander si notre comportement est bien conforme à celui que nous demandons aux autres. Il faut donc à chaque moment se demander : qu'est-ce que je vais dire ou faire pour être fidèle à mes principes… Elle implique ce que les jansénistes appelaient : faire son oraison. Cela veut dire se faire passer soi-même au tribunal de la confession, s'examiner soi-même.*[3]

Qu'est-ce qu'une spiritualité laïque ?

Traditionnellement, la spiritualité est pensée en référence à la religion. Associer laïcité et spiritualité peut donc poser question dans la mesure où la tradition chrétienne occidentale a imposé durant des siècles la *spiritualité des religieux* comme modèle de l' *état de perfection*, c'est-à-dire comme modèle de l'état idéal de la vie chrétienne. La *spiritualité des laïcs* s'est construite et organisée en référence à ce modèle. Dès l'époque médiévale, les Tiers Ordres, branches laïques des grands Ordres monastiques ou mendiants, assuraient une transposition séculière de la prière et de l'ascèse des religieux. Dans le courant de la Contre-Réforme, saint François de Sales mais aussi les Jésuites avec les Congrégations mariales avaient ouvert la voie d'une spiritualité pour les laïcs bien ancrée dans l'institution ecclésiale. Louis Chatellier, professeur à l'université de Nancy II, a bien montré l'ampleur du mouvement des « Dévots » à travers l'Europe, sous l'impulsion et le contrôle des Jésuites, lequel a modélisé durablement des mentalités et des habitudes religieuses.[4]

Par conséquent, dans l'Église catholique, la spiritualité des laïcs a été très longtemps un démarquage du modèle religieux : qu'il s'agisse de l'inspiration des textes sources, de la guidance d'un maître (*le directeur de conscience* ou *directeur spirituel*), de la régulation communautaire, des méthodes d'apprentissage de l'intériorité, de la connaissance de soi, du détachement, de la prière,

du dialogue avec Dieu et du discernement… Les différents mouvements de spiritualité pour laïcs – Confréries ou Congrégations – se caractérisaient par un système d'encadrement assez strict et rigoureux visant à se distancer du monde, qui était tout à la fois redouté mais aussi objet d'attention, dans la mesure où l'on ambitionnait de le conquérir pour le soumettre à Dieu. Tout comme dans la vie monastique, la spiritualité se construisait par des pratiques. Ainsi, le temps devait être mesuré : le temps de sommeil était limité, et les prières venaient rythmer et encadrer la journée ; l'imagination devait être dominée, le corps contrôlé… (Notons au passage que ce genre de modèle fonctionne encore actuellement dans certains mouvements conservateurs contemporains tels que l'Opus Dei ou les Légionnaires du Christ)

Cette spiritualité pour les laïcs développe une sorte de cloître intérieur où la vie de foi se déploie à distance du monde : celui-ci étant considéré comme l'espace privilégié où agit Satan. C'est au 20e siècle, avec le développement de l'Action catholique, l'émergence d'une théologie du laïcat et la reconnaissance de la *juste autonomie des réalités terrestres*, que commencera de se mettre en place une spiritualité pour les laïcs prenant en compte leur place spécifique et leur responsabilité dans la société.

Le protestantisme, avec Luther, opèrera une rupture radicale d'avec le modèle religieux de la spiritualité en rejetant les vœux de religion et l'interprétation des conseils évangéliques qu'ils exprimaient. Pour Luther ce n'est pas le retrait du monde, mais au contraire l'engagement dans les tâches séculières qui est la vocation du croyant : c'est la *Beruf*, la tâche profane, le travail professionnel, qui est le lieu où se réalise le salut. Le sociologue Max Weber a vu dans ce changement radical de perspective la raison du développement du capitalisme dans les pays protestants[5].

Toutefois la rupture culturelle qui s'est creusée entre l'Église et la Modernité a coupé la plupart de nos contemporains des sources chrétiennes de la spiritualité. Pour autant les agnostiques et autres laïques revendiquent une vie spirituelle. Ils reconnaissent, eux aussi que *le spirituel* est une dimension constitutive de l'homme. Et c'est sans doute le sens de la dignité absolue de l'homme qui fonde cette quête de spiritualité. Ce sens de la dignité de l'homme génère des aspirations qui invitent à rechercher au-dessus de soi ou au plus profond de soi le souffle intérieur qui *élève l'âme* et lui permette ainsi de conduire sa vie, de l'orienter, de la maintenir à un certain niveau d'exigences. Cette quête de spiritualité, que certains identifient comme *sagesse* (cf. *La sagesse des modernes* de Luc Ferry et Comte-Sponville)[6], peut être poursuivie dans nos sociétés sécularisées hors de toute référence religieuse. Pour Luc Ferry, dans la société sécularisée, la spiritualité est devenue laïque parce qu'elle « s'est débarrassée de ses oripeaux théologiques ». Selon lui, dans ce type de société, l'empreinte des religions s'estompe et la place de Dieu s'efface, la frontière entre l'homme et Dieu non seulement n'est plus infranchissable mais elle n'est plus perceptible car, dit-il : *le divin s'humanise et l'humain se divinise*. Par conséquent, c'est à l'intérieur de l'homme – et non en dehors de lui ou au-delà de lui – que la transcendance peut être approchée. En effet le sacré ne réside pas ailleurs que dans l'homme qui devient *l'homme-Dieu*. *Si les hommes,* écrit-il*, n'étaient pas en quelque façon des dieux, il ne seraient pas non plus des hommes. Il faut supposer en eux quelque chose de sacré ou bien accepter de les réduire à l'animalité.*[7]

Et Luc Ferry repère dans la société contemporaine de nombreux signes qui expriment ce caractère sacré de l'homme, notamment toutes les formes d'engagement *humanitaire* au service de la vie de l'homme et du respect de sa dignité. Dans cette visée, les valeurs sacrificielles n'ont pas disparu : *La liberté,* écrit-il*, peut mériter que l'on risque sa vie pour elle. C'est cela la sacralisation de l'humain ! Cela ne consiste pas à idolâtrer l'être humain ou à dire qu'il est formidable (il suffit en effet d'ouvrir les yeux pour constater qu'il n'est pas si formidable que ça !). Il s'agit simplement de ne pas occulter ces aspirations qui, au sein de toutes nos relations, révèlent une dimension sacrée. Sans ce sacré-là, sans cet absolu-là, notre vie n'aurait strictement aucun sens. Encore n'ai-je pas évoqué sa forme la plus haute, qui est bien sûr celle de l'amour.*[8]

Repères et exigences d'une spiritualité laïque

Comme je l'ai souligné précédemment, la spiritualité est d'abord et fondamentalement activité de l'e*sprit.* Le théologien Urs von Balthasar dit que *l'homme se définit par l'esprit*. C'est l'esprit qui lui permet d'émerger du pulsionnel ou du fusionnel, d'organiser et d'unifier ses différentes potentialités. L'esprit est en l'homme principe unificateur.

Mais l'esprit est aussi activité créatrice. **C'est l'esprit qui permet à l'homme d'interpréter la réalité dans laquelle il vit et ainsi de produire le *sens*.** C'est l'esprit qui permet d'échapper à l'absurde en se donnant des raisons de vivre et de mourir.

Si la vie spirituelle est par excellence activité de l'esprit, vie selon l'esprit, elle doit être le lieu d'émergence de la liberté, car il existe un lien de nature entre l'esprit et la liberté. C'est dans l'activité créatrice de *la production de sens* que se déploie la liberté. L'homme est libre du sens qu'il donne à sa vie : dans la mesure où son esprit le conduit, il lui appartient de créer sa vie, de tracer sa route et de faire son histoire. Chacun de nous est appelé à écrire lui-même sa propre histoire. Celle-ci n'est pas écrite d'avance, contrairement aux conceptions fatalistes de l'existence selon lesquelles nous sommes embarqués dans une aventure que nous ne maîtrisons pas.

Si la spiritualité est recherche du sens de la vie et de la vérité de l'existence, elle est aussi *décision.* Cette décision vise la transformation personnelle, la libération des pesanteurs ou des aliénations, mais aussi la transformation du monde. Nous commençons de percevoir que la quête de spiritualité constitue un engagement à l'égard de l'humanité. Elle suppose que nous ayons foi en la liberté. Or force est de reconnaître que la liberté disparaît de nos préoccupations mais aussi de nos rêves. La liberté n'est plus aimée, elle ne suscite plus guère de passion aujourd'hui, car elle s'est trouvée défigurée, travestie en tenancière de fonds de commerce, réduite au pauvre rôle de *liberté des échanges*. Or comment construire notre humanité si nous ne croyons plus à la liberté ?

Les deux sont indissociablement liées, car notre humanité dépend de notre *décision*. Et ici je rejoins Guy Coq lorsqu'il déclare : *L'humanité, comme la liberté, résulte d'une décision. Je suis libre parce que je décide que l'homme est liberté*.[9] C'est pourquoi le travail de la spiritualité consistera, entre autres, en un travail de libération intérieure, de *dépossession de soi* pour se laisser conduire par l'esprit. Ceci rejoint ce travail de la *laïcité intérieure* dont parle Claude Nicolet. C'est dans ce travail de dépossession, de lâcher prise, que l'on accède progressivement à cette liberté qui peut émerger en nous comme une force intérieure, un dynamisme de l'esprit.

La liberté ne consiste pas dans la multiplicité des possibles ni dans l'abondance des choix, mais bien dans la production du sens. L'homme spirituel peut voir ses possibilités d'action réduites au maximum, il n'en demeure pas moins souverainement libre. Le condamné à mort n'a plus de choix ; de ce point de vue, c'est un homme fini. Et cependant même devant l'échafaud ou le peloton d'exécution, il conserve cette souveraine liberté, sur laquelle personne n'a prise, de pouvoir donner un sens à sa mort. C'est ce que Jésus a réalisé à la Cène et dont les chrétiens n'ont cessé de faire mémoire à travers les siècles.

La production de sens implique une quête patiente et constante de la vérité. Aujourd'hui, cette *quête de la vérité* ne peut se satisfaire des réponses toutes faites, des vérités définitives parce que définies une fois pour toutes. Le sens de la complexité et la culture de l'incertitude véhiculés par la pensée scientifique – toute *vérité scientifique* étant susceptible d'une remise en question – ne prédisposent pas à une adhésion sans réserve aux énoncés de la doctrine religieuse. Les exigences intellectuelles qui accompagnent souvent la demande de spiritualité chez bon nombre de nos contemporains ne trouvent pas de répondant dans des discours dont la répétition ne fait que renforcer l'indigence culturelle, ni dans un piétisme où l'émotionnel tient lieu trop souvent d'expérience spirituelle. **Le besoin d'une Parole qui éclaire du dedans est ici fondamental.** Malheureusement le discours dominant de l'institution religieuse se situe en extériorité. Incapable de répondre à l'attente de vérité intérieure et de cohérence interne nécessaires au soutien de l'existence, il ne provoque pas d'écho *au-dedans* de l'homme en recherche de sens.

Il existe toutefois des lieux où la Parole, surgie d'une expérience spirituelle, parvient à se communiquer. Le taux de plus en plus élevé de la fréquentation des monastères et des abbayes témoigne de ce fait qu'ils sont devenus des lieux de ressourcement pour les personnes en recherche, croyants ou incroyants.

L'expérience de l'intériorité est aussi une dimension structurante de la spiritualité. Il faut ici souligner d'emblée que l'intériorité est d'un autre ordre que la démarche psychologique du *travail sur soi*, nécessaire pour acquérir une meilleure maîtrise de soi. L'approche psychologique du soi représente un premier niveau de lecture et d'interprétation : bilan de ses limites et de ses potentialités pour de meilleures performances et

une plus grande efficacité dans l'action.

La démarche spirituelle entraîne à un autre niveau de profondeur. Elle conduit nécessairement à notre centre intérieur – ce que certains appellent le Moi profond- à ce qui nous constitue comme sujet, ce lieu de naissance de soi que de nombreux maîtres spirituels nomment *la Source*. Ce lieu d'où surgit la parole vive et non les formules inculquées et répétées. Ce lieu où s'affirme l'être personnel, celui qui, comme le dit Camus, *refuse d'être ce qu'il est* parce qu'il aspire *à devenir ce qu'il n'est pas encore*. Mais ce lieu du *fond de l'âme*, du plus profond de soi où l'être personnel peut se recueillir, se reconnaître et s'affirmer, peut être méconnu et inhabité lorsque l'on vit constamment à la surface de soi-même. Il peut aussi être encombré ou submergé par le trop-plein du Moi qui rend impossible ou très difficile l'ouverture à l'autre que soi… On le voit : la profondeur ici recherchée est celle du fondement de soi, de ce lieu où l'être personnel se dégage de l'extériorité, des représentations et du discours, pour découvrir qu'il est en définitive autre chose que ce qu'il dit de lui-même. Le chemin qui conduit à ce lieu passe par le silence, la solitude, la méditation. Il peut déboucher sur une brèche ouvrant sur un horizon dont les limites demeurent inaccessibles et sur le constat que *l'homme passe infiniment l'homme*.

L'expérience de l'altérité qui s'enrichit de l'intériorité est une autre dimension structurante. La rentrée en soi-même dont il vient d'être ici question n'a rien à voir avec l'enfermement narcissique. L'intériorité authentique, celle qui s'alimente à la *source*, implique l'ouverture à l'au-delà de soi, à l'autre que soi, au plus grand ou au plus important que soi, à ce qui en nous *passe infiniment l'homme*.

En fait, en descendant au fond de soi, en essayant de rejoindre les racines de notre être personnel, nous rencontrons le Désir, et c'est lui qui nous pousse hors de nous-même. Comme l'écrit Eloi Leclerc : *L'homme est un être de désir assoiffé de vie et de bonheur, de beauté et d'amour. Il peut vivre et connaître la joie de vivre. Le désir est le fond du cœur, dit saint Augustin. Être de désir, il se projette vers le monde, vers le vaste monde des choses et des êtres. Mais par-delà le monde et à travers lui, il vise la plénitude de la vie.*[10]

Rentrée en soi-même et sortie de soi, *être dans et être vers*, c'est le mouvement paradoxal de l'intériorité. Ces deux mouvements sont indissociables car la rentrée en soi-même provoque la rencontre du désir et l'aspiration à la plénitude de la vie et ceci conduit à la rencontre de l'Autre que soi qui s'impose comme Absolu. Rencontre de l'autre homme reconnu comme frère pour lequel on peut sacrifier sa propre vie.

Mais aussi pressentiment de la Présence d'un Autre qui s'impose au creux d'une expérience de l'absence. *Le contact avec Dieu nous est donné par le sens de l'absence* écrivait Simone Weil.[11]

L'aspiration à la plénitude de la vie est qualifiée par de nombreux poètes comme *expérience du seuil*, une porte qui s'ouvre sur l'illimité, l'infini, l'au-delà de l'homme. Cette *expérience liminaire* peut être ressentie comme un appel ou une question, peut-être *la* question fondamentale, le pressentiment de la présence de l'Autre. Certains ne parviennent pas à nommer cette Réalité pressentie, devinée, entraperçue. Pour d'autres au contraire, il s'agit de la rencontre de Dieu comme ce fut le cas pour Augustin d'Hippone au IVe siècle : *Trop tard je t'ai aimée, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je t'ai aimée. Et pourtant tu étais dedans, mais c'est moi qui étais dehors….Tu étais toujours avec moi, c'est moi qui n'étais pas avec toi*.

Et le théologien Maurice Zundel commente ainsi ce texte d'Augustin : *Augustin réalise qu'on n'entre pas en soi comme dans un moulin, que l'autre plus intime à nous-même en est la clé. Et ce qu'il y a d'admirable et d'inépuisable dans son témoignage, c'est que précisément Dieu apparaît en lui comme le seul chemin vers lui-même. Au fond, c'est un même moment pour lui de découvrir Dieu et de se découvrir lui-même, un même moment dans la même lumière, dans la même joie, dans la même libération… Il est essentiel de le souligner, dans cette expérience qui était source de tant de lumière pour toute l'humanité, Augustin ne rencontre pas Dieu comme son maître, comme un pharaon qui le dominerait, il le rencontre comme le secret de sa propre intimité, il le rencontre comme celui qui le libère de tout, il le rencontre comme celui qui l'intériorise à lui-même, il le rencontre comme celui qui le ceint de sa dignité… Dieu est donc pour lui la respiration de la liberté, Dieu est l'espace de la grandeur, Dieu est le sceau de sa dignité, Dieu est enfin, si l'on peut dire, son véritable* « moi »*, selon l'admirable rituel hindou qui faisait dire au fiancé à sa fiancée :* « Tu es moi. »*. Car c'est vraiment en Dieu qu'Augustin devient lui-même. Et il peut dire à Dieu :* « Tu es moi »*, comme Rimbaud,*

dans une intuition mystérieuse, pouvait écrire : « Je est un autre »*. C'est dans cet autre, intérieur à lui-même, au plus intime de lui-même, dans cet autre qui est sa vie, comme dit encore admirablement Augustin, c'est dans cet autre qu'il atteint à lui-même.*[12]

Conclusion

Ai-je répondu à votre question : *Quelle spiritualité dans le cadre de la laïcité ?* Je proposerai quelques brèves remarques en conclusion :

1/ Sous-jacente à la question de la laïcité, nous avons repéré la question de l'homme. Poser la question de la spiritualité, c'est poser une question anthropologique, c'est s'interroger sur l'être de l'homme. J'ai tenu à souligner que la spiritualité est une dimension constitutive de l'être humain. Et ceci avant toute considération religieuse.

2/ L'individualisme contemporain favorise certainement l'intérêt pour une spiritualité vécue individuellement, hors de tout encadrement institutionnel et de toute interférence d'une instance religieuse.

Sans doute faut-il prendre acte d'une autonomisation pratique de la vie spirituelle. Le besoin d'une expérience directe, sans médiation, c'est-à-dire la prise de distance à l'égard de l'institution religieuse, le refus pratique de toute régulation, la valorisation de la liberté intérieure et de l'autonomie de l'itinéraire personnel, caractérisent la spiritualité laïque. Chacun, dans le secret de sa conscience et le sanctuaire de son intimité, cherche sa nourriture spirituelle, parfois en rejoignant des groupes informels, mais à distance des communautés trop voyantes et trop structurées qui mettent facilement leurs adeptes en dépendance.

3/ On ne peut qualifier tout et n'importe quoi de *spiritualité laïque* : celle-ci n'est pas un magma indifférencié. Elle est soutenue par plusieurs exigences que j'ai présentées : la production de sens et la liberté intérieure qui s'accompagne de la décision, la quête de la vérité dans l'exercice d'une pensée libre, l'expérience de l'intériorité et celle de l'altérité.

Deux itinéraires possibles y sont repérables : un itinéraire de transcendance verticale où peut se réaliser la rencontre de Dieu. Il existe d'authentiques expériences de Dieu en dehors de toute institution religieuse. L'expérience d'Etty Hillesum est de ce point de vue tout à fait emblématique.[13] L'autre itinéraire correspond à ce qu'on peut appeler un itinéraire de transcendance horizontale où l'homme cherche à vivre l'absolu ici et maintenant. Les positions d'André Comte-Sponville illustrent assez bien cet itinéraire : le sacré ne se trouve pas ailleurs que dans la vie quotidienne ni l'éternité en dehors du présent.

4/ S'engager dans une démarche de spiritualité, c'est prendre sa vie au sérieux. Il me semble qu'en tant que chrétiens, nous avons à prendre au sérieux les exigences d'une spiritualité au service de la croissance de l'humanité de l'homme. Il nous faut considérer le temps de la spiritualité comme temps de l'Avent, c'est-à-dire temps de l'avènement de Dieu en l'humanité comme nouvelle naissance. Dans cet esprit, il nous appartient de cheminer avec tous ceux qui essaient de vivre cette démarche de quête spirituelle. Cet accompagnement est important, car le cheminement solitaire de la spiritualité laïque est une aventure risquée.

5/ Je terminerai sur une image symbolique qui fera pendant à celle du début de mon exposé : je vous propose de regarder le Christ qui marche sur les eaux tumultueuses du lac de Tibériade et qui rejoint ses disciples dans leur barque : étant monté dans la barque, il se fit un grand calme. Pour la foi chrétienne, l'identification au Christ est la voie qui permet de surmonter l'abîme de nos angoisses mortifères pour entrer dans la nouvelle naissance.

Bernard Descouleurs
rencontre PU-EE 2007

1 Genèse, 1, 2
2 Charles Péguy, Note conjointe sur Monsieur Descartes
3 Les laïques aussi ont une vie intérieure, *entretien avec Claude Nicolet in* Panoramiques*, n° 64, 2003*
4 Louis Chatellier L'Europe des dévots, *Nouvelle bibliothèque scientifique Flammarion 1987*
5 Max Weber, L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon 1964*
6 André Comte-Sponville, Luc Ferry, La sagesse des modernes, *Robert Laffont 1998*
7 Luc Ferry, L'homme-Dieu ou le sens de la vie*, Grasset 1996, p. 66*
8 Id, La sagesse des modernes, *p. 396*
9 Guy Coq et Isabelle Richebé, Petits pas vers la barbarie, *Presses de la Renaissance, Paris, 2002, p. 156*
10 Eloi Leclerc, Le maître du désir, *Desclée de Brouwer 1997, p. 152*
11 Simone Weil, Œuvres complètes VI*, 2, Gallimard 1997*
12 Maurice Zundel, De l'homme possible à l'homme personne*, Première conférence, Centre Charles Péguy, Notre Dame de France, Londres, février 1984*
13 Etty Hillesum, Une vie bouleversée*, Seuil, Points 1995*

Y-a-t-il une spiritualité propre à l'enseignement public ?

Jacques Olive essaye, ici, de définir la spiritualité qu'il a découverte en fréquentant la Paroisse Universitaire et CdEP.

Chacun peut, à son tour, se poser les mêmes questions. Nous sommes tous inserés différemment dans l'école et la société. Nos groupes essayent d'inventer des réponses adaptées à notre temps. Comment les approfondir, les partager ? ...

Cette question, à vrai dire posée de façon un peu plus abrupte *C'est quoi votre spiritualité ?* était celle d'un jeune collègue à qui l'on proposait de participer aux réunions de notre équipe et j'avoue que je n'ai, depuis, cessé d'y repenser et de travailler à sa réponse. Qu'est ce qui a pu m'attirer et me retenir dans notre mouvement dans la mesure où je me suis toujours senti à l'aise dans l'école publique et dans mon Eglise, dans la mesure où personne ne m'a jamais reproché, ni d'un côté ni de l'autre, cette double appartenance ? Je crois que ce qui m'a plu le plus c'est cette sorte de trilogie : une façon vraiment fraternelle de faire Eglise ensemble, une liturgie nourrissante et vraie, le tout reposant sur une spiritualité avec laquelle je me suis toujours senti en phase. Oui mais comment la définir ?

Précisons tout d'abord que membre depuis mes débuts de la Paroisse Universitaire (d'une équipe locale et de l'équipe nationale), je suis assez ignorant de ce qui se vivait au sein des Equipes Enseignantes et que je ne prétends pas non plus faire une étude universitaire (appuyée sur une analyse fine des publications ou des interventions de l'association) mais simplement une analyse de mon vécu et ressenti. Ce que j'écris n'engage donc que moi, peut et doit donc être l'objet de débats, ce qui est d'ailleurs dans la droite ligne de la tradition de la PU et de CdEP.

C'est un conseil que m'avait donné Henri Bernard Vergotte, un de nos anciens présidents, qui m'a servi de fil rouge depuis mes débuts (je cite de mémoire) : « *Ne tiens pour vraie aucune vérité révélée, si tu ne l'as d'abord passée au filtre de ta raison* ». Je crois qu'il y a là une constante très forte, c'est la nécessité absolue du travail intellectuel même et surtout en matière de foi. On comprendra que cette exigence pose beaucoup de problèmes dans une Eglise où les dogmes en tant que tels ne doivent pas être discutés - et encore moins remis en cause - et où les avis du Magistère peuvent être commentés mais non critiqués. Ce côté rebelle, mais tout en restant fidèle à l'Eglise (celle de Jésus Christ et des Apôtres plutôt que celle de Rome) me parait un fondement essentiel de cette spiritualité. On comprendra sans doute que j'ai toujours soutenu Hans Küng qui a demandé que l'Eglise laisse les théologiens débattre de tout et que l'on cesse de considérer une question comme résolue avant même de l'avoir posée, aussi bien en matière dogmatique (l'Immaculée Conception) que disciplinaire (le célibat des prêtres). C'est cette exigence intellectuelle, nourrie aussi bien de réflexion personnelle que de lectures et de recherches diverses, qui me parait être au cœur de notre spiritualité. Bien sûr cette exigence permanente nuit parfois à l'action et c'est ce qui explique que nous n'avons jamais été un mouvement d'Action Catholique, ce qui n'empêche pas chacun, nourri par cette réflexion, de prendre les engagements religieux, sociétaux, politiques ou syndicaux qui lui paraissent découler de cette réflexion.

Cette approche disons intellectuelle de la spiritualité me parait incontournable et cela pour deux raisons. Nous sommes les enfants de l'Université qui nous a inculqué cette nécessité impérieuse de la raison et je ne vois pas au nom de quelle « *foi du charbonnier* » nous abandonnerions tout esprit critique pour accepter, sans les analyser, les textes sacrés et à plus forte raison, les affirmations du magistère. Cela nous prémunit aussi et nous donne des arguments contre toutes les tentations fondamentalistes (comme les théories créationnistes par exemple).

La deuxième raison est que si Dieu nous a donné ces capacités intellectuelles, ce n'est certainement pas pour qu'elles restent inutilisées. **La réflexion approfondie est, je le crois, une des formes les plus accomplies de la prière.** Cette soif insatiable de la vérité doit accepter le décapage permanent de toutes nos convictions et attitudes. C'est à cette condition

Raison & foi

que l'on peut dire : "j'ai tout mis en doute et pourtant je crois !"

Poussant sur cette racine solide, notre spiritualité peut se développer de façon différente selon la personnalité et l'histoire de chacun mais avec un certain nombre de points communs :

- La préférence pour la lecture personnelle et la méditation des textes, sacrés et profanes (sans la PU je serais passé à côté de certains auteurs fondamentaux, du moins pour moi)

- Le goût pour le partage de la Parole, innovation inouïe pour l'époque, dans les célébrations lors des journées nationales par exemple

- Une liturgie adaptée à ces points capitaux, d'une grande simplicité mais d'une grande exigence, refusant toute pompe et tout sentimentalisme, avec peu de gout pour le spectaculaire (façon charismatique) et les surplis à dentelles !

On ne s'étonnera pas que cette approche ne plaise pas à tout le monde comme à cet aumônier qui nous disait : "*À quoi bon en discuter puisque l'Église a déjà tranché !* "

Mais elle peut nous donner une foi sereine, débarrassée de croyances dépassées et d'une obéissance servile ! Je rends grâce à la providence qui m'a fait rencontrer ces chrétiens-là qui m'ont permis de vivre la rencontre féconde de la foi et de la raison.

Jacques Olive
Provence

photo AM Marty

La foi est constituée par une tension interne radicale car elle se constitue par deux positions absolues et opposées. En effet elle est pure subjectivité, sa qualité et son intensité ne peuvent que s'éprouver individuellement et, par ailleurs, son contenu porte sur ce qu'il y a de plus objectif en tant qu'absolument indépendant de l'homme : Dieu. La raison présente des caractéristiques inverses. Elle n'est pas subjective par sa volonté d'universalité et elle porte sur une objectivité construite et donc relative. La foi est dans l'affirmation, la raison dans la procédure. Le langage populaire nous en avertit : "un homme de peu de foi" *est un homme sans foi, et* "un homme qui a toujours raison" *est un imbécile.*

Raison et foi peuvent être des concurrentes, l'une misant sur la prudence l'autre sur l'audace, l'une pratiquant la marche à pas comptés, l'autre le saut, parfois périlleux, la raison s'assurant d'elle-même, n'ayant de recours que d'elle-même, la foi comptant sur des apports externes, sur une aide de l'absolu lui-même. La raison peut échouer à être à la hauteur de son entreprise et sa sagesse consiste à le reconnaître, à voir dans cette limitation humiliante l'essence même de la subjectivité. La foi, elle, peut se fourvoyer dans des certitudes.

*Ce que je déteste ne porte pas sur lereligieux : c'est le fanatisme, et il y en a de toutes sortes. L'histoire nous a fait connaître des fanatismes religieux, l'actualité nous les confirme, le XX*ème *siècle avec l'hitlérisme et le stalinisme en ont inventé de nouvelles boutures. Le fanatisme c'est la croyance qui se conçoit sur le modèle de la raison : une certitude qu'il y a des vérités universelles absolues et qu'il est impossible à un être humain normal de les refuser. Mais il y a aussi un fanatisme de la raison qui se livre à l'opération inverse, il transforme les acquis rationnels en croyances excluant toute conscience des limites. Les deux ont en commun la faiblesse de leurs convictions : les premiers parce qu'une seule personne ne partageant pas leur foi la fait vaciller, les autres parce qu'une seule personne relativisant les productions rationnelles mine leur sérénité intellectuelle.*

Pierre Chabert
agrégé de philosophie

Extrait d'une conférence donnée lors d'une rencontre SIF (Service incroyance et foi) à Toulouse en 2011.

Éducation en Roumanie et ailleurs

Lors de la rencontre du SIESC, à Cluj (Roumanie) en juillet 2017, Marius Talos, jésuite à Bucarest, a tenu une conférence dont apparaissent ci-dessous de larges extraits, l'intégralité du texte figurant sur le site du SIESC.

[...] *Marius Talos présente d'abord le contexte critique dans lequel l'éducation chrétienne doit faire entendre sa voix :*

Crise de l'éducation chrétienne

[...] d'après l'ouvrage du pape François : Jorge Maria Bergoglio, *Educatia, exigenta si pasiune*, ARCB 2014, p.36 ss et pp.86-89.

Les « tentations tristes » de l'éducation

La première tentation à affronter dans l'acte éducatif est un découragement jusqu`à la nausée. [...]

Une autre tentation est le désir de séparer trop tôt le bon grain de l'ivraie. La contemplation de l'histoire du salut nous donne d'éprouver le sens de la durée, car aucune croissance humaine ne se peut obtenir par la force. [...]

Plus loin est mentionnée la tentation de privilégier « les valeurs de l'intelligence plutôt que celles du cœur ». [...]

Une quatrième tentation est celle de rougir de notre foi. [...]

L'éducation ou le risque de grandir dans un monde déraciné

Il nous faut reconnaître que la pression de ces « tentations tristes » augmente de nos jours, contribuant à faire apparaître des clivages, marqués de discontinuités croissantes entre générations (discontinuités diachroniques), mais aussi au sein de la même génération (discontinuités synchroniques). Le manque de continuité signifie perte ou absence de liens, dans le temps et dans le contexte sociopolitique qui constitue un peuple. C'est le premier trait du sentiment de non-appartenance, de l'état d'orphelin. Mais il y en a d'autres. Avec la discontinuité s'accroît aussi le déracinement. Nous pouvons le trouver en trois domaines.

Le premier : un déracinement de type spatial au sens général. Il n'est plus si facile de construire son identité rien qu'en s'identifiant à un lieu. La ville envahit le quartier et le fait éclater de l'intérieur. Plus encore: la ville globale, représentée par les chaînes de grands magasins, les pratiques alimentaires, l'omniprésence des moyens de communication de masse, la logique exprimée par le langage et la brutale culture d'entreprise, remplace la ville locale. De la réalité sociale de celle-ci, c'est à peine s'il subsiste quelques bribes dérisoires pour le dehors, cachant mal la tragique réalité – elle aussi globalisée ! – des gens qui dorment dans la rue, des enfants exploités et drogués d'aurolac (ndlr : diluant de peinture), de la violence et de la marginalisation. L'identité personnelle, comme l'identité collective, ressentent vivement cette dislocation des espaces : le concept de peuple est de plus en plus vidé de contenu dans la dynamique actuelle de fragmentation et d'émiettement des groupes humains. [...]

Deux autres formes de déracinement : l'existentiel et le spirituel. Le premier d'entre eux, l'existentiel, a comme symptôme l'absence de projets de vie et peut-être aussi le sentiment de grandir dans un monde couleur de cendre. N'ayant plus de continuité, ni de lieux chargés d'histoire et de sens (mais uniquement des fragments du temps et de l'espace, ces éléments qui constituent l'identité et mènent à la formation d'un projet personnel), on voit s'affaiblir en nous à la fois le sentiment d'appartenir à une histoire et le lien à un futur possible, à un avenir capable de m'interpeller et de dynamiser le présent. [...]

Le déracinement a encore un autre trait. Aussi bien l'opacité croissante des références spatiales que la rupture de continuité entre passé, présent et avenir, privent peu à peu la vie des citoyens de certains repères symboliques, de ces fenêtres, véritables horizons chargés de sens, qui s'ouvrent çà et là vers une transcendance, tant dans la cité que dans les actions des hommes. Cette ouverture vers le transcendant subsistait, dans les cultures traditionnelles, par l'intermédiaire d'une représentation de la réalité plutôt statique et hiérarchisée, et cela s'exprimait par une multitude d'images et de symboles présents dans la cité (depuis le plan-même de celle-ci jusqu'aux lieux imprégnés d'histoire et même de sacré). Par contre, dans la manière d'agir du monde moderne, cette transcendance était intégrée à un impératif de progrès qui constituait le nerf de l'histoire comme émancipation

et se traduisait en action de l'être humain – action transformante, au sens moderne du mot –, qui s'exprimait symboliquement dans l'art, dans le souffle vivifiant que lui apportaient certaines fêtes, dans des actions libres et spontanées, et dans l'image du peuple de la rue. Mais maintenant que les espaces, qui jusqu'il y a peu, fonctionnaient comme éléments déclencheurs et comme symboles de la transcendance, sont toujours plus limités et vidés de sens, le déracinement revêt aussi une dimension spirituelle.

Éducation chrétienne et pluralisme religieux dans une societé sécularisée

Le contexte actuel dans lequel est proposée l'éducation chrétienne est marqué de deux caractéristiques qu'il est impossible d'ignorer : le pluralisme religieux et le sécularisme. [...]

Nous constatons combien en ce début du XXIe siècle les démocraties occidentales se transforment en sociétés de plus en plus fragmentées et sécularisées. [...] De nos jours nous constatons l'apparition d'une nouvelle typologie pluraliste due à la technologie et aux moyens de communication de masse entre des continents différents, phénomène qui conduit à exposer les personnes à des idées et des valeurs culturelles et religieuses concurrentes. [...]

La forme la plus défensive d'éducation religieuse propose un retour illusoire à la position bien définie et en quelque sorte protégée dont elle jouissait dans le passé, niant par là-même l'impact de la pluralité sur l'identité sociale et personnelle. [...]

Une autre réaction possible, prenant acte de la réalité du pluralisme, renvoie la religion et l'éducation dans l'espace privé ou semi-privé sous forme d'écoles privées ou confessionnelles. [...]

Une troisième approche est complètement différente : elle adopte comme norme le pluralisme post-moderne et rejette l'étude des religions comme imposant des structures oppressives et ne promouvant la « croyance » et les valeurs qu'à partir de l'expérience personnelle. [...]

Il existe encore une quatrième approche de l'éducation religieuse qui reconnaît la pluralité, mais cherche à sauvegarder l'intégrité des différentes religions sous forme de systèmes distincts de croyance et spiritualité, ainsi que d'idéologies à prétentions universelles de vérité. [...]

Une cinquième attitude possible de l'éducation religieuse reconnaît la pluralité, mais maintient ouvert tout débat à cet égard. [...]

Enfin, il se pratique aussi une sixième réponse pédagogique face au pluralisme religieux, à savoir par élimination totale de l'éducation religieuse du programme de l'école publique, sous prétexte que la société d'aujourd'hui est profondément sécularisée. [...]

Marius Talos reprend les propositions du pape François pour revitaliser l'éducation chrétienne dans le contexte troublé esquissé plus haut.

Éducation chrétienne en temps de crise : quelques éléments de réponse

[...] En conclusion je formule quelques propositions, modestes mais chargées d'espérance :

Renouer le pacte pédagogique

À différentes reprises, le pape François a fait remarquer qu'en notre temps a été rompu ce qu'on appelait naguère le « pacte pédagogique », qui était à la base de la collaboration tacite entre famille, école et société. [...]

Dans le même sens, on déplore une inflation « d'experts », au détriment des « enseignants » et des parents, jusque dans les aspects les plus intimes de l'éducation. Pour ce qui regarde la vie affective, la personnalité et son développement, les droits et devoirs, les « experts » savent tout : objectifs, motivations, techniques; il faut d'urgence former à nouveau de « véritables maîtres », capables de transmettre, avec les connaissances scientifiques, la recherche des valeurs plus profondes. On a besoin de « véritables maîtres » également dans le domaine politique et social, capables de garantir la dignité de la personne et la protection de ses droits. [...]

L'éducation chrétienne entre éducation morale et redécouverte de la transcendance

« *Éduquer chrétiennement ne se réduit pas à donner une catéchèse. Celle-ci n'est qu'une partie. Cela ne veut pas dire non plus faire du prosélytisme : ne faites jamais de prosélytisme à l'école, jamais,*

Laïcité

jamais ! Donner une éducation chrétienne signifie conduire jeunes et enfants vers les valeurs humaines dans toute leur réalité, et une de ces valeurs est la transcendance. » [...]

Education pour tous et éducation intégrale

En beaucoup d'endroits, les écoles chrétiennes et spécialement catholiques sont recherchées pour leur excellence, mais aussi pour le statut élitiste dont elles jouissent. [...] C'est pourquoi, aussi difficile que cela paraisse, il nous est demandé de renoncer à tout ce que veut dire confort personnel, de lutter pour éradiquer (ce) désordre moral. [...] Qu'une école catholique soit située dans une grande métropole ou dans un village obscur, les éducateurs catholiques sont appelés à semer dans les cœurs des élèves des germes de paix, de justice et de compassion, de pardon et d'espérance : « *Quittez les lieux où les éducateurs sont en nombre et allez à la périphérie. Là-bas, mettez-vous à chercher. Ou du moins, quittez la zone centrale ! Et là, cherchez les défavorisés, les pauvres. Eux ont quelque chose que les jeunes des quartiers riches n'ont pas – sans que ce soit leur faute, mais parce que c'est une réalité sociologique : eux ont l'expérience de la survie, mais aussi de la cruauté, de la faim, des injustices. Ils ont une humanité blessée. Mais moi j'ai la conviction que notre salut vient des plaies d'un crucifié. De ces blessures, ils retirent une sagesse, pour autant qu'il y ait un bon professeur pour les guider.* » Le Saint Père insiste sur la nécessité de trouver notre centre dans le Christ, de sortir de notre bulle individuelle, en ayant le courage de nous rendre à la périphérie, de lutter contre la marginalisation et l'exclusion, en nous exhortant à faire ce qu'a fait don Bosco à une époque où les enfants de la rue étaient extrêmement *nombreux* : « Education d'urgence. Education multicolore ». [...] On recherche une « éducation d'urgence » sachant user de voies nouvelles :

éducation informelle : le Saint Père souligne : « *Il est nécessaire de nous ouvrir de nouveaux horizons, de créer de nouveaux modèles [...]. Il y a trois langages : le langage de la tête, le langage du cœur, le langage des mains. [...]* »

éducation inclusive : « Une éducation se fait inclusive lorsque tout le monde y trouve sa place » [...].

éducation au risque : « *Un éducateur qui ne sait pas prendre des risques, n'est pas qualifié pour éduquer.* » [...].

En conclusion, le Pape actuel insiste pour que l'éducation recoure avec passion et dévouement aux trois remèdes fondamentaux : la créativité, la mémoire de la communauté éducative et la solidarité ecclésiale. Aussi demeure emblématique le souhait adressé par Jorge Maria Bergoglio à la communauté des éducateurs d'Argentine : « *Avec le pouvoir qui m'est donné d'En-Haut, de tout cœur, je veux adresser ces voeux à tous les membres de notre communauté pédagogique : 'Au reste, frères et sœurs, tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qui est noble, juste, pur, digne d'être aimé, d'être honoré, ce qui s'appelle vertu, ce qui mérite l'éloge, tout cela, portez-le à votre actif !' (Phil. 4, 8)* »

conférence résumée par
Christine Antoine

Après cette conférence, voici un témoignage d'un enseignant qui a rencontré diverses religions lors de sa vie professionnelle.

Quand mon métier m'a conduit en Afrique, en milieu musulman, puis en Allemagne, en milieu protestant, ma foi s'est trouvée confrontée à d'autres doctrines ou religions ; c'est une foi avant tout défensive que j'ai d'abord développée pour répondre aux objections ou attaques venant d'autres croyants.

Islam au Tchad

Au Tchad, de 1961 à 1965, la plupart de nos amis étaient musulmans mais des musulmans tolérants comme le sont souvent les Noirs. Je n'ai jamais cherché à les convertir ou à les convaincre. Ma femme et moi, nous avons simplement prêché par l'exemple et notre façon de vivre au jour le jour ; les discussions doctrinales n'ont pas beaucoup de sens avec les musulmans qui, souvent, ignorent à peu près tout du Coran et bien entendu de la Bible. « Islam » signifie soumission à Allah et leur religion, comme celle des Juifs, peut se résumer à la pratique scrupuleuse des prescriptions du Coran (ou de la Bible pour les Juifs). Nos amis ignoraient certainement, comme moi alors, que le Coran reflète, en grande partie, les livres révélés avant lui, la Torah et les Evangiles, tout en prétendant qu'ils ont été altérés, voire trahis.

Nos amis ont respecté en nous des croyants-pratiquants essayant de vivre en conformité avec les exigences de leur foi ; cela leur suffisait, semble-t-il. Ils savaient par ailleurs que nous étions venus en

– engagement

« coopération », pour les aider à développer leur pays, après l'Indépendance, et non par souci d'exotisme ou pour « faire du C.F.A. » (de l'argent). Notre comportement vis-à-vis des Africains qu'ils soient « puissants ou misérables », était le même, humain et respectueux, et nos fréquentations dénuées de tout racisme. Je ne pense pas que notre attitude ait posé de question aux Africains auxquels nous avons eu affaire, mais certainement à beaucoup d'Européens, venus là dans d'autres intentions, et qui n'appréciaient pas beaucoup notre façon d'être et d'agir. Modestement, nous avons voulu, en partant en mission, être « *les témoins auprès de tous les hommes, de ce que (nous avons) vu et entendu* » (Ac. 22, 15) : la Bonne Nouvelle du salut en Jésus-Christ.

Protestantisme en Allemagne

Ce ne sont pas les mêmes raisons qui nous ont amenés en Allemagne. Le hasard nous a mis très rapidement en contact avec des protestants : les collègues allemands et des amis de la chorale. Ils m'interpelèrent très vite sur mon catholicisme et cette fois encore, je ne savais pas grand-chose sur ce qui nous séparait, « au fond », avec les gens de la Réforme. Je n'avais guère eu l'occasion, auparavant, de fréquenter de « parpaillots ». Ce que j'avais appris à leur sujet en histoire, les guerres de religions et la Saint Barthélémy, m'était alors apparu plus comme une rivalité politique : un roi, un royaume, une religion, le classique principe du « *cujus regio, ejus religio* ».

J'ai alors fait la connaissance d'un pasteur, le père d'une collègue allemande, qui m'a donné à lire le *Commentaire de l'Epitre aux Romains* de Martin Luther. Le hasard a voulu que j'aie « Luther » au programme de la licence d'allemand. Ce fut une découverte pour moi et une plongée dans cette époque où la chrétienté se débattait dans les pires affres de la décadence religieuse, morale et intellectuelle (avec une théologie vidée de sa substance).

Luther

Ce n'est pas de gaîté de cœur que ce moine, pieux, féru de théologie et d'exégèse, a jeté dans cette mare nauséabonde le pavé de ses 95 thèses. « *Toute la théologie réformatrice de Luther est enracinée dans ce qui lui est le plus intime, à savoir son expérience personnelle de la justification* » (Karl Barth). Se doutait-il seulement que ce « drame d'une âme » déclencherait une crise telle que le catholicisme romain n'en avait jamais traversé de si grave durant son histoire ? S'il avait raison sur le fond, il n'a pas eu toujours la manière ; il faut dire que ses adversaires romains n'avaient pas des comportements ni une argumentation toujours très châtiés. Il eût fallu peu de choses pour que cette réforme, initiée par Luther, ne débouchât sur un renouveau de l'Église, au début de ce que l'on a appelé la Renaissance. Le Concile réclamé par Luther et de nombreux humanistes arriva trop tard et se fit en « réaction » (Contre-Réforme) à un raz-de-marée réformiste qui mit en péril et la religion, et la société de l'époque. Les élèves ignorent ces faits qu'il est important d'évoquer en classe.

Je n'avais plus cette aversion pour ce réformateur qu'on avait coutume de vilipender dans les milieux catholiques, « un diable », qualificatif correspondant mieux aux papes de l'époque ! Quant à son combat pour la justification par la foi, je ne savais pas encore pourquoi il constituait un si grand fossé entre les catholiques et les protestants.* Son rejet de la plupart des sacrements, sa référence exclusive à la Bible, sa vision pessimiste de l'être humain et le discrédit jeté sur le culte des saints, dont celui de Marie, tout cela me semblait aller trop loin.

Il me faudra du temps et une fréquentation plus critique des protestants (calvinistes) pour comprendre tout ce qui nous a séparés, plus souvent par méconnaissance mutuelle. Et, soit dit en passant, ce ne sont pas ceux qui sont les plus instruits de leur religion qui refusent le dialogue.

Henri Serrière
Enseignant d'allemand,
Toulouse

** En 1999 une déclaration conjointe sur la justification par la foi a été signée à Augsbourg entre catholiques et luthériens.*

Enseigner les religions

Petite bibliographie proposée par Nicole Lemaitre

Ressources en ligne

Éduscol

Laïcité et enseignement du fait religieux : textes de références, ressources…

http://eduscol.education.fr/cid46675/laicite-fait-religieux.html

Éducasources

Sélection thématique de ressources en ligne réalisée par le SCÉRÉN-CRDP de Midi-Pyrénées, avril 2009

http://www.educasources.education.fr/selecthema.asp?ID=140580

La bibliographie du documentaliste (2009)

http://crdp.ac-lille.fr

Livres

Régis Debray

Le Feu sacré, Folio essais, 2005.

Les religions, quel intérêt ? Une réponse aux milieux athées et agnostiques.

L'enseignement du fait religieux dans l'école laïque : rapport au ministre de l'éducation nationale, SCEREN-CNDP / Odile Jacob , 2002. - 59 p.

L'évocation des religions, en tant que faits de civilisation, est présente dans les programmes. Cependant, l'exercice reste malaisé pour nombre d'enseignants. Issu de la mission de réflexion confiée à Régis Debray par Jack Lang, ce rapport présente les attendus, les résistances, les contraintes et les recommandations pour une étude du religieux comme objet de culture.

Un recueil de textes

L'homme et le divin : aborder les religions par les textes, Jean Grand, Laurence Mellerin, SCÉRÉN-CRDP de Franche-Comté / Desclée de Brouwer, 2001. - 399 p.

A travers la présentation de huit grandes religions : de la Mésopotamie, de l'Egypte ancienne, de la Grèce antique, l'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam, et une sélection de cinquante textes issus de ces mêmes traditions, pour donner à lire et méditer de beaux textes.

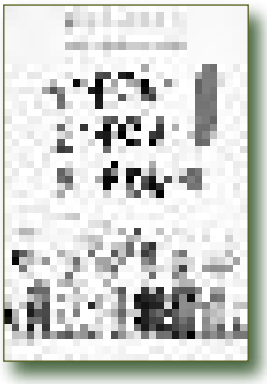
Islam

L'islam dans la République : rapport au Premier ministre Haut Conseil à l'intégration, Documentation française, 2001. - 203 p.

Ce livre commence par un état des lieux des relations entre l'État et les églises et par une présentation de la présence musulmane en France afin d'aider à comprendre les questions qui se posent actuellement dans notre pays à propos de l'islam en tant que fait religieux, social et culturel.

Pour les enfants

1 «foi», 2 «foi», 3 «foi» ! : Petites histoires pour comprendre les Religions, Sylvie Girardet Hatier, 2006. - 71 p.



Des histoires pour sensibiliser les enfants aux différentes religions et diverses croyances sur la création du monde.

Dictionnaires

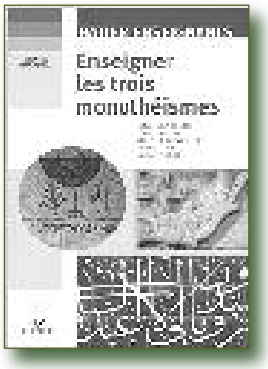
Dictionnaire culturel du christianisme, Nicole Lemaitre, Marie-Thérèse Quinson, Véronique Sot, Paris, Cerf-Nathan, 1994, 331 p.

Petit avec quelques approximations qu'on ne nous a jamais invitées à modifier lors des nombreux retirages… Il fait suite à un

Dictionnaire culturel de la Bible, par Danielle Fouilloux et al., Cerf-Nathan, 1990, 301 p.

L'équivalent existe désormais pour l'Islam, le Coran et les autres religions du monde, le bouddhisme en particulier (Philippe Cornu).

Pourtant, il sera prudent d'utiliser des dictionnaires encyclopédiques anciens de bibliothèque comme Catholicisme ou l'Encyclopédie de l'Islam…

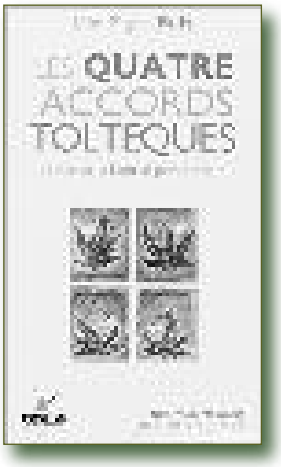


Des grammaires comme celle de Hatier enseignants, Guillaume Bourel et als : *Enseigner les trois monothéismes*, Paris, Hatier, 2009, 127 p.

Particulièrement clair et équilibré, et adapté à des situations d'enseignement, bien qu'il soit axé sur les anciens programmes.

Livres sur le yoga

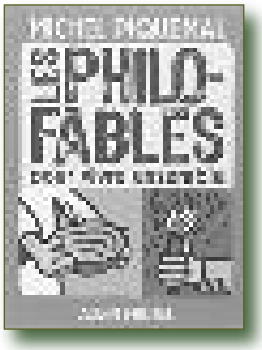
Quelques livres conseillés par Laurence Deteix Debost, voir p. 22



Les quatre accords toltèques, Miguel Ruiz, éditeur Jouvence, édition de poche 7,9 €
Si vous êtes emballés, il ya même le cinquième accord toltèque

Imagine-toi dans la caverne de Platon, Jacques de Coulon, éd Payot, fév 2015, 20 €

Série d'exercices simples et ludiques qui se révèleront très utiles et rassurants pour les ados bien sûr, les parents et même les enseignants qui souhaitent se former à la résolution non violente des conflits



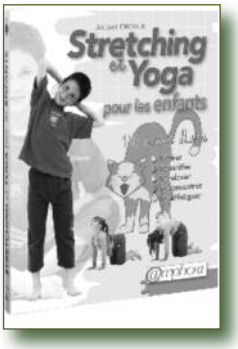
Les philofables, Michel Piquemal, Albin Michel,

Plusieurs volumes de contes philosophiques pour faire réfléchir.

Les cartes des Mudras, Gertrud Hirshi, broché, 23 €.

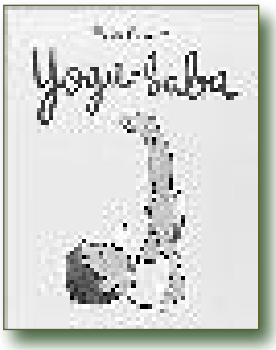
Les mudras sont de simples gestes des doigts et de la main. Exercices de concentration, ils « soignent » également. Je les utilise comme interludes en classe.

Certains sont téléchargeables sur Internet, sous le nom *le yoga au bout des doigts PDF*



Stretching et yoga pour les enfants, Jacques Choque, éd Amphora, 2005, 22,5 €.

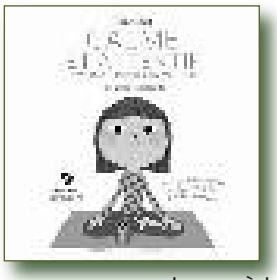
On en trouve des extraits sur Internet.



albums pour les petits :

Le yoga de Kika, Ulrika Deze & Simon Kroug, éd Milan jeunesse, 12,5 €.

Yoga-baba, Pascale Bougeault, éd école des loisirs, 2007, 12,2 €.



Calme et attentif comme une grenouille, Eline Snel, 2017, 19,90 €.

Génial, à utiliser en classe, à la maison avec ses enfants, à conseiller aux mamans d'élèves anxieuses.

Cinéma et spiritualité

Le cinéma peut aussi être une expérience spirituelle. C'est une intuition qu'avaient déjà André Bazin, un des premiers grands critiques français (et mentor de François Truffaut) ou les fondateurs d'une revue comme Télérama.

Dans *Le cinéma, invitation à la spiritualité* Michèle Debidour déclinait en dix chapitres thématiques (tels que « *Le film, lieu privilégié du symbolique* », « *Cinéma et cheminement spirituel* », « *Figures de croyants au cinéma* »..., un plaidoyer sur la valeur spirituelle du septième art. Les œuvres qu'elle citait étaient des classiques : elle écartait heureusement rapidement les péplums bibliques mais les figures attendues de Robert Bresson ou d'Andrei Tarkovsky occupaient une place de choix dans son livre. Attendus aussi, « *Le décalogue* » de Kieslowski, « *L'évangile selon saint Matthieu* » de Pasolini ou les réalisations des frères Dardenne. Mais les analyses proposées étaient souvent un peu moralisantes et bien pensantes, c'était clairement via leur « message » uniquement que les œuvres étaient envisagés. Quasiment aucun film réalisé hors occident et aucun film « de genre » n'était convoqué.

L'expérience simultanée de la différence et de la fraternité

Je préfère me focaliser ici sur ces films délaissés et sur l'autre sorte d'expérience spirituelle qu'ils permettent, presque sans la chercher. C'est quelque chose de plus modeste mais peut-être d'aussi important que la morale : l'expérience simultanée de la différence et de la fraternité. Pour m'expliquer, je vais prendre un exemple très simple. Récemment, un ami de retour d'un séjour au Japon me fait part de son étonnement devant la subtilité de certaines coutumes locales, comme le salut en se penchant en avant. Il raconte qu'ayant un guide féminin, il s'était « naturellement » mis à faire ce geste en se positionnant par imitation de manière « féminine », entraînant sans le savoir la gêne et l'embarras chez certains de ses interlocuteurs, jusqu'à ce qu'on lui explique la cause de sa méprise. Intriguée, je me suis mise à regarder les films japonais avec un œil plus attentif : je constate qu'effectivement, les personnages qui se saluent en se penchant en avant ne le font pas exactement de la même manière suivant leur sexe (ils ne positionnent pas leurs mains au même endroit). J'avais vu des dizaines (peut-être des centaines) de films japonais sans avoir jamais auparavant noté ce détail « exotique » qui fait le sel des récits de voyages en terres étrangères, mais nous laisse, justement, en position d'« étrangers ». C'est tant mieux, et c'est pour ça (entre autres) que j'aime le cinéma.

Le récit narratif entraine tout avec lui, en ne s'attachant qu'aux motivations profondes (les sentiments, les émotions) qui sont bien plus universelles que les coutumes. Au cinéma, on peut ainsi très rapidement se sentir le frère de quelqu'un qui ne partage quasiment rien de notre mode de vie, mais tout de notre condition humaine. Sans forcément s'identifier aux personnages d'un film, on les côtoie et on les comprend, on les accompagne le temps de l'histoire qui leur arrive. On change facilement avec eux de sexe, de métier, de pays, de langue, de vie. On peut sympathiser avec un criminel (dans les films noirs), se sentir proche d'un monstre (voir les films de Tim Burton). Cette expérience, que permet aussi la littérature, est à la base des liens que nous pouvons créer avec les autres, en faisant fi des différences contingentes qui nous séparent. Elle nous rend simplement plus humains.

Isabelle Tellier
Paris

Le cinéma, invitation à la spiritualité
Michèle Debidour, éd de l'Atelier 2007, 18,15 €

Qui est François Cheng ?

Par sa double culture, François Cheng est un auteur qui présente la spiritualité sous un jour intéressant. La *lettre des CdEP de la Loire* a publié une étude assez complète à son sujet dont voici quelques extraits.

François Cheng est né le 30 août 1929 à Jinan (Chine) où son père travaillait, mais sa famille est originaire de Nanchang dans le Yangxi, famille de lettrés. Le père et la mère de François Cheng ont étudié aux États-Unis. Le père est spécialiste des sciences de l'éducation. François est le 2ème de quatre frères. [...]

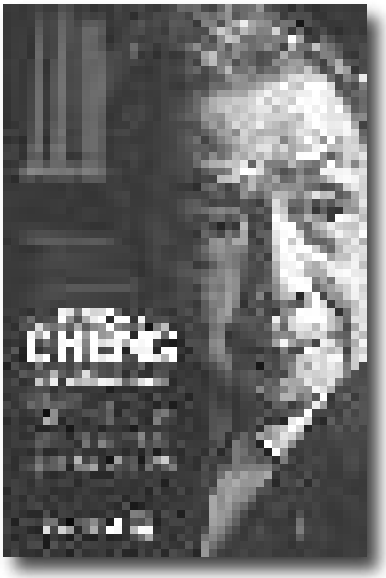
Cheng arrive en France dans les derniers jours de 1948. À ce moment-là la mission de l'UNESCO s'achève. Le Père ne peut rentrer en Chine et ayant quatre enfants à charge, décide de partir aux États-Unis où il se retrouve à la tête du Chinese Institut à New-York. Mais François ne veut pas partir, il décide de rester en France. [...]

François Cheng a été naturalisé Français en 1971, et spontanément il a adopté le prénom de François (prénom de François d'Assise, humble entre les humbles, celui qui parle aux oiseaux, qui lui a permis de découvrir le christianisme et de se convertir).

Il débute sa carrière d'enseignant, d'abord chargé de cours à Paris VII, puis professeur à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO), jusqu'à sa retraite en 1996.

En 1963, second mariage avec Micheline Benoit (sa première femme, mère de la sinologue Anne Cheng, regagne la Chine en pleine révolution culturelle).

Le 13 juin 2002, il devient membre de l'Académie Française, au fauteuil 34, qu'occupait son ami Jacques de Bourbon-Busset,

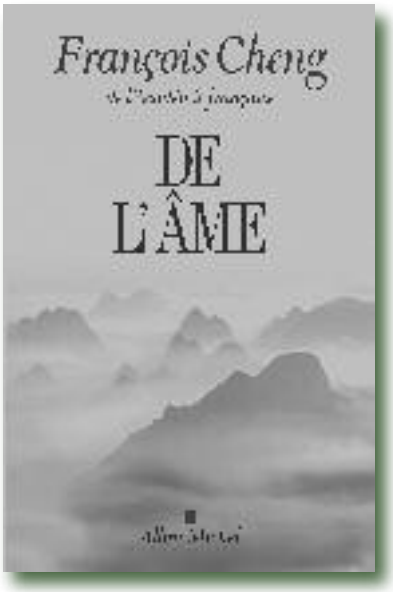


Pour connaître François Cheng, lire *Entretiens avec Françoise Siri,* Albin Michel (mars 2015), lire aussi le discours de réception à l'Académie Française et réponse de Pierre-Jean Rémy.

De l'Âme

François Cheng (Albin Michel 2016)

C'est par une série de sept lettres adressées à une amie très belle, rencontrée il y a une trentaine d'années dans le métro et revue récemment que François Cheng a choisi de nous parler de l'âme.



Le terme est tombé un peu en désuétude. On parle de l'esprit qui permet d'organiser la société et qui régit le savoir. Mais l'esprit peut être altéré. Nous avons parmi nous des handicapés mentaux, des sujets frappés par des accidents vasculaires cérébraux ou touchés par la vieillesse.

L'âme est en chacun de nous, dès avant sa naissance et elle l'accompagne jusqu'au bout. L'âme est l'unité foncière de chacun de nous. Elle nous relie au souffle vital. Elle est le siège du désir, de la mémoire vécue, des sentiments, de la sensibilité, de l'amour sous toutes ses formes. Elle permet la création artistique. Elle est reconnue par toutes les civilisations.

D'autre part, Cheng nous parle merveilleusement bien de la « chercheuse d'âme » que fut Simone Weil (cf. La Croix du 15 décembre 2016).

Livre à lire et à relire, On peut admirer aussi la page de couverture : une représentation de la région du Shinjian.

Christiane Guigon
lettre des CdEP de la Loire
mars 2017

Autre livre récent de François Cheng sur la spiritualité : Cinq méditations sur la mort, autrement dit sur la vie*, Albin Michel, 2013*

Les forces de l'esprit

Le dernier livre de Marie de Hennezel[1] (MdH) aborde le thème de la spiritualité, confronté au corps malade, aux rêves et à la mort.

MdH a intégré en 1987 la première unité de soins palliatifs en France et s'est spécialisée dans l'accompagnement de fin de vie : à travers ses conférences et par la formation des personnels de santé, elle conseille sur l'art de bien vivre et bien vieillir[2].

Elle écrit sur le goût de la tendresse, la nécessaire chaleur de l'amour qui permet de s'épanouir et aussi de faire attention aux autres, grands malades ou mourants[3] : « *Il est plus intéressant, quand on est malade, de se demander vers quoi cette maladie nous conduit, ce qu'elle peut nous faire découvrir de nous-mêmes, plutôt que de s'interroger sur le pourquoi, sur l'origine psychologique ou même génétique.* » Pour cela, prendre du temps pour s'allonger et méditer peut aider les cellules du corps à faire leur travail (à se reconstituer). « *Il s'agit de visualiser une lumière et de l'imaginer pénétrer dans le corps par la fontanelle, puis se répandre doucement autour et à l'intérieur des organes, le long de la colonne vertébrale jusqu'aux pieds. Selon l'endroit où le corps est malade il faut laisser longtemps cette lumière « baigner » l'organe malade* ».

Son expérience se nourrit de plusieurs courants scientifiques et spirituels et rend compte de ses échanges avec François Mitterrand. Personne ne saisit véritablement la raison pour laquelle le président entreprend l'ascension, chaque année, de la roche de Solutré. « *Tous les chrétiens sont à la messe pour cette fête de l'Esprit Saint et moi, j'ai ma manière à moi de célébrer les forces de l'esprit* ». Le lendemain de cette ascension, il a pris l'habitude d'aller se recueillir dans l'église de Taizé. Il explique : « *Je m'assieds sur un petit tabouret, au fond de l'église, et je reste là. Il y a une énergie palpable dans ce lieu, étonnant, non? Est-ce l'énergie de la prière ? Je ne sais.* » Fr. Mitterrand avoue qu'il sent une Présence. « *C'est physique, c'est palpable.* ». Mais il ne cherche pas à la nommer. La sentir lui suffit.

Il interroge MdH sur « *Le Livre de l'épreuve* » de Farïdoddïn Attar[4], poète iranien soufi du XIII° siècle, cette épopée mystique où l'on lit que l'épreuve n'est pas une catastrophe qui vous tombe dessus, mais qu'elle porte en elle un secret. Nous désirerions inconsciemment avoir accès à ce secret. L'épreuve nous l'apporterait comme un cadeau. « *Ce qui intéresse Fr. Mitterrand, c'est la vision déculpabilisante de l'épreuve que propose le poète. Nous sommes loin de l'idée qu'elle viendrait punir, ou sanctionner une faute morale. Ou bien qu'elle serait la conséquence d'une blessure de l'enfance. L'épreuve n'est pas davantage un simple manque de chance. Entre la version culpabilisante et la version nihiliste, le poète persan nous invite à réfléchir à un sens plus profond : la version spirituelle* ».

MdH explique que la méditation inspirée de l'Orient et du bouddhisme ne fait pas référence à une transcendance, mais qu'il suffit d'être là, présent à son souffle, de laisser les soucis reposer, de calmer son esprit : « *C'est une hygiène de la pensée et de l'esprit, [...] que pratiquent les traditions religieuses dans leurs méditations. [...] En plus de la présence au souffle, on récite un mantra, c'est-à-dire une parole, une phrase qui a un sens spirituel, car cette méditation est aussi une forme de prière. Ainsi, les musulmans de la branche soufie récitent aussi, en méditant : "La ilaha illa Allah", qui signifie : "Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu», et les juifs ont aussi leur mantra : "Shema Yisrael adonai eloheinu adonai echad", qui signifie : "Écoute Israël, le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est un»* ».

L'auteur évoque son expérience de l'accompagnement des mourants : « *chez les soufis, on dit que la tâche de l'être humain est de polir son cœur pour qu'il devienne un miroir dans lequel le divin peut se refléter* ». Une question taraude le président : « *est-ce que les croyants meurent mieux que les autres, plus apaisés ? - Non, pas forcément, lui dis-je. J'ai accompagné deux prêtres, tous les deux très angoissés et tourmentés, incapables de prier et de s'abandonner. Mais, en revanche, il y a peu de temps, j'étais au chevet d'une femme qui se disait athée, mais "curieuse de la suite». J'ai trouvé la formule intéressante [...] J'ai souvent eu l'occasion de le lui dire, ce n'est pas la foi, mais l'épaisseur de vie que l'on a derrière soi qui permet de s'abandonner sereinement à la mort.* ».

Benoit Petit
Touloiuse

1 Croire aux forces de l'esprit, *Fayard, 2016. Autres titres évocateurs de ses livres :* Le Grand livre de la tendresse *(Albin Michel),* La chaleur du corps empêche nos corps de rouiller *(poche 2010) et* J'ai choisi de me battre, j'ai choisi de guérir *(R. Laffont 2014)*
2 http://www.franceculture.fr/emissions/les-discussions-du-soir/les-forces-de-lesprit
3 La mort intime *(Robert Laffont)*
4 Fayard, 1981

Quelles valeurs partager et transmettre aujourd'hui ?

Abdennour Bidar est un philosophe très courtisé par les médias depuis la parution de sa « Lettre ouverte au monde musulman » dans l'hebdomadaire Marianne, peu avant les attentats de janvier 2015. Fils d'un père musulman et d'une mère d'origine chrétienne convertie à l'islam, il est normalien, agrégé et docteur en philosophie. Son parcours personnel l'a amené à s'intéresser d'abord à l'islam puis à toutes les spiritualités. Haut fonctionnaire, il a participé aux travaux du gouvernement de François Hollande sur la laïcité et est devenu inspecteur général en mars 2016. Actuellement, il écrit des livres, fait des conférences qui visent à aider au dialogue et à l'harmonie entre les différentes composantes de notre société.

Enfance

Mon grand père auvergnat et athée ne parlait jamais de l'islam. Je voyais les musulmans rester beaucoup entre eux. Et moi au milieu. Un électron libre. Tantôt chez les uns tantôt chez les autres. Était-ce là le sens de ma vie, de faire enfin communiquer ces deux mers qui se touchent sans mêler leurs eaux, cet Orient et cet Occident qui se côtoient sans se connaître? Le petit garçon que j'étais a dû se figurer que c'était là sa responsabilité à venir, effectivement.

Self islam : Histoire d'un islam personnel, *quatrième de couverture , 2006*

En 2016, il a publié trois ouvrages intitulés « *Laïcité et religion dans la France d'aujourd'hui* », « *Les tisserands, réparer ensemble le tissu déchiré du monde* » et « *Quelles valeurs partager et transmettre aujourd'hui ?* ». Si le premier livre est une étude classique sur la laïcité, le second est beaucoup plus original et constructif car il cherche à décrypter ce qui fait la vitalité de notre monde, ses élans spirituels plus ou moins inconscients dans lesquels il voit l'émergence d'une nouvelle spiritualité. Quant au troisième, il est un outil remarquable pour les enseignants chargés de l'enseignement moral et civique (EMC) institué à la rentrée 2015. Il précise même dans sa préface : « *J'ai voulu y contribuer ici en présentant les trente notions que j'aborde selon les quatre axes définis par le Ministère de l'Education nationale : culture de la sensibilité, du jugement, de la règle et du droit, de l'engagement* ».

C'est vraiment un traité de morale ouvert sur le monde, ses références sont puisées dans toutes les traditions, non seulement occidentales (culture antique, judaïsme, christianisme, islam, philosophies, littérature...) mais aussi asiatiques (Japon, bouddhisme, confucianisme...). A l'intérieur de chaque chapitre, on passe ainsi, par exemple, de Victor Hugo au Talmud puis au Coran ou à certains mystiques chrétiens pour arriver chez les mystiques d'Inde du sud, le tout dans un questionnement parfaitement limpide. Pour bien marquer que la morale sert à guider l'action les chapitres ont pour titre des expressions verbales telles que « *agir avec bonté* », « *libérer son esprit critique* » ou « *rester fidèle* ». Chaque chapitre commence par une série de questions qui résument la problématique qui sera développée et qui, à chaque fois, met en évidence les contradictions ou les conflits auxquels on peut se trouver confronté dans une application trop rigide de certains principes.

Certes ce livre est d'abord conçu comme un manuel moderne d'introduction à la morale, mais il peut aussi intéresser tous ceux qui souhaitent comprendre d'où viennent ces notions morales qui nous ont souvent été transmises comme des impératifs religieux mais qu'on retrouve, sous une forme ou une autre, dans toutes les traditions d'un bout à l'autre de la planète. Il est pour tous, une invitation à définir ses propres règles morales en accord avec sa personnalité et son entourage.

Extrait

Qu'est-ce donc que s'humaniser, sinon cheminer vers soi et avec les autres ? Aller au « je » par le « nous », prendre soin de soi en prenant soin des autres. Il y a un bénéfice réciproque pour l'individu et pour la société lorsqu'ainsi les forces de tous sont mises au service de chacun.

Quelles valeurs partager et transmettre aujourd'hui ?, page 266.

Anne-Marie Marty
Picardie

Addennour Bidar, *Quelles valeurs partager et transmettre aujourd'hui ?* Albin Michel 2016 18€.

Un imaginaire chrétien dans le roman vernien

Jules Verne fournit un très bon exemple où il est possible à l'enseignant de montrer aux élèves (en adaptant son propos à l'âge et au niveau de ceux-ci) qu'il n'y a pas d'œuvre littéraire, ni de création artistique sans une spiritualité et des références, intellectuelles ou religieuses, sous-jacentes. Et ceci même dans des œuvres qui en paraitraient dépourvues a priori.

Le XIX[e] siècle connaît une poussée des sciences et des techniques alors sans précédent. Après 1850, le sentiment de la machine s'est désormais installé dans les esprits et l'imagination des écrivains peut tout naturellement lui demander des idées, des histoires, des aventures. Sur ce terrain, Jules Verne (1828-1905) reste un maître inégalé pour son époque. Toutefois, il ne prête son talent (affiné par son éditeur et ami Hetzel) qu'à des extrapolations mesurées. C'est en effet dans le décor du XIX[e] siècle et de ses terres encore vierges qu'il met en scène la machine possible qui frappe déjà aux portes de demain. Jules Verne sent alors tout le parti que sa créativité est en droit de demander à l'hybris de l'homme, à la démesure de ses ambitions face à son prochain, face à la société et à la Nature.

Image de la couverture de la collection Hetzel brochée

Vers l'homme et les incroyables machines que le progrès lui promet migrent avec Jules Verne des thèmes religieux qui peuvent donner un cadre très ferme à ses romans, comme dans *L'Île mystérieuse* (1874-1875) et Les *cinq-cents millions de la Bégum (1879)*. C'est que les aventures qu'il brosse n'auraient peut-être pas eu autant d'impact sur ses premières générations de lecteurs si elles n'avaient aussi croisé dans les eaux d'un imaginaire plus quotidien et commun, si elles n'avaient fait leur un système d'images et de références, encore dominant au XIX[e] siècle, jouant sur les registres du bien, du mal et nourri de même de références bibliques.

L'aventure vernienne, c'est aussi celle d'un imaginaire chrétien encore partagé par beaucoup, ayant à se confronter au sentiment installé de la machine certes, mais qui est aussi devenu incertain ! Les découvertes de la science, en effet, présentent autrement que ne le fait le récit biblique les origines du monde et de l'homme. Or, le roman vernien, loin de sonner le glas d'un tel récit fondateur, en restaure la trame et y insuffle pour cela des idéaux humanitaires ou patriotiques. C'est ainsi que *L'Île mystérieuse* laisse derrière elle la guerre de Sécession et que *Les cinq-cents millions de la Bégum* peinent à oublier la défaite de Sedan… Le fait est qu'avec ces deux ouvrages se noue la trame solide d'un thème qui conduit l'imaginaire vernien d'Eden à la Jérusalem nouvelle.

Que nous raconte à ce sujet *L'Île mystérieuse* ? Un groupe d'hommes en fuite dans un ballon (en perdition) se trouve pris dans les ténèbres d'une violente tempête, avant de voir apparaître au milieu des eaux, une terre sèche, une île. Le parallélisme est troublant avec le « *tout n'était que tohu-et-bohu* » biblique. Là, sur cette île, tous exécutent ensemble les gestes des commencements de la civilisation et font en même temps l'expérience d'une providentielle mais bien concrète main invisible, celle d'un capitaine Nemo apaisé mais mourant. Puis, tout se précipite : les pirates, le feu de l'activité volcanique en lutte avec l'océan, la fin d'un monde qui se dénoue sur une presque pierre d'autel granitique, gage d'un salut qui conduira le petit groupe des survivants vers une vie et une fraternité meilleures. Voilà pour la Jérusalem nouvelle !

De leurs côtés, *Les cinq cents millions de la Bégum* racontent l'histoire d'un fabuleux héritage partagé, mis au service de la construction de la ville idéale, par un philanthrope et savant français, dans l'écrin d'un cadre naturel préservé. C'est en fait là, dans cet Eden américain, qu'il faut rechercher les plans verniens de la

Jérusalem nouvelle, plus que dans *L'Île mystérieuse* ; ces plans où triomphe l'idée de progrès à chaque coin de rue, de maison et d'édifice public imaginés. La Jérusalem nouvelle sort du sol, à la manière du plus haut degré de civilisation qui se puisse rejoindre en matière de vie scientifique, culturelle et sociale. Mieux encore, elle se montre une mère incomparable et attentive. Tous ses enfants, hommes et femmes, ainsi que leur progéniture, s'y distinguent par la qualité de leur corps, de leur esprit, de leurs mœurs. La vie y resplendit, avec pour auxi-

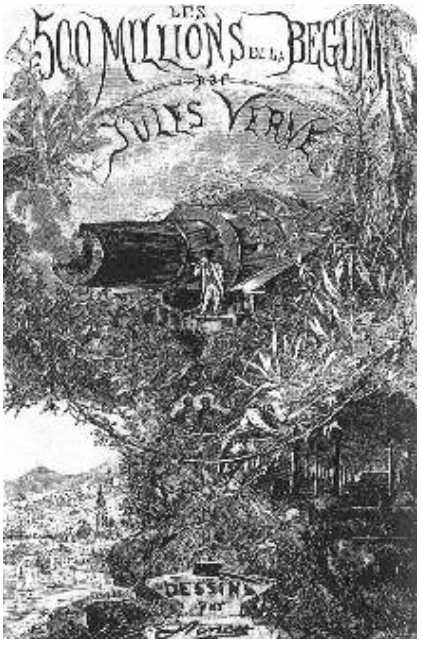


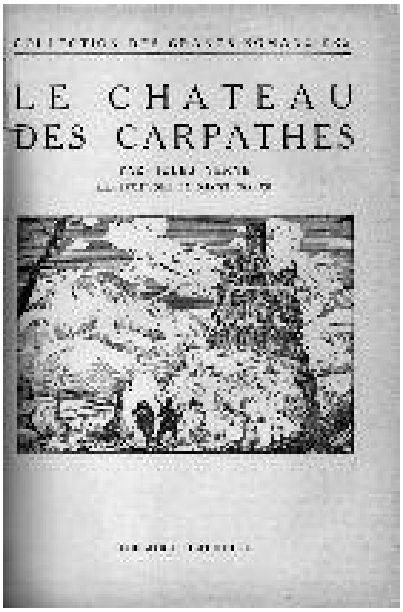
illustration de Leon Benett

liaire une pédagogie et une hygiène sans failles.

Cette même cité radieuse, toutefois, est menacée par l'ennemi héréditaire, une Allemagne qui a été architecte, à l'opposé et non loin de là, d'une ville industrielle bâtie avec l'autre moitié de l'héritage. Le canon géant forgé par celle-là (une sorte de Grosse Bertha avant l'heure !) est pointé vers la Jérusalem nouvelle, mais il manque sa cible dans la nuit. Par ailleurs son artificier, la Providence aidant, meurt, de son côté, brutalement. L'œuvre de décréation qu'il avait projetée, planifiée, est étouffée dans l'œuf. Le temps lui aura manqué pour signer au sens propre un pacte avec la mort.

Le mystère du mal hante de la sorte la vision vernienne de l'Eden et de la Jérusalem nouvelle. Avec *L'Île mystérieuse*, il était question d'une chute depuis les cieux et d'une bataille contre de forts mauvaises personnes : les pirates. Dans *Les cinq cents millions de la Bégum*, ce manichéisme refait surface, mais à la manière d'un pacte avec le diable comme empêché d'agir au dernier moment. La figure de la rédemption marque très fortement l'histoire de la mystérieuse Lincoln Island. Celle-ci n'est pas entièrement absente des *Cinq cents millions de la Bégum*, car la ville de l'acier, la ville ennemie reprise en main par France-Ville (le nom est tout un programme à lui seul !) connaît un nouveau souffle, est sauvée du désastre économique.

Tout montre que Jules Verne procède en quelque manière par fragmentation sur l'imaginaire chrétien et ses clichés, tout en mettant en tension le commencement et la fin, genèse et apocalypse. Vis-à-vis du mystère du mal qui trace la route à la question du salut, c'est dans un autre récit d'aventure, dans le *Château des Carpathes* (1892) qu'il lui donnera un tour plus métaphysique, tout en restant très scientifique dans ses explications. La Stilla, une cantatrice d'exception, pourtant morte, y apparaît à la fois captive d'un génie infernal et parvenue à l'immortalité impersonnelle que la science a su donner à son image et à sa voix ! Orphée et Eurydice tout à la fois, elle est tirée de cet enfer par son ancien amour qui la perd une seconde fois dans le bris d'un miroir et dans les flammes. C'est peut-être à la faveur de ces récits d'aventure, de leur référent



couverture d'une édition brochée

religieux enfoui, que Jules Verne donne à comprendre jusqu'où l'idée de Progrès aura pu chercher à mettre ses pas dans celle du Salut, à gommer l'histoire de la Révélation en lui substituant celle, repensée, de la civilisation.

Frère Denis-Bernard
Moine Trappiste
(Denis Cazes)

Migrations

On aurait tort de pousser un soupir de lassitude devant le titre de ce dossier de la revue Christus : « *Encore les migrants !* » Eh bien non ! Ce numéro apporte une réflexion neuve et essentielle sur ce sujet rebattu. Certes les témoignages, dus en particulier au service jésuites des réfugiés (JRS) ne manquent pas et on sera ému de cette belle histoire de « *l'ange syrien* » (p. 53) qui prit la direction de l'embarcation et la mena à bon port après que le passeur eut plongé pour regagner la rive, abandonnant le canot à la dérive.

Mais l'essentiel est dans cette relecture de notre foi chrétienne à la lumière de ces mouvements actuels de populations. Le croyant – mais aussi tout homme, puisque nous ne sommes que de passage en ce monde – est par essence un migrant, comme le montre l'histoire d'Abraham ou celle du peuple hébreu passant de l'Égypte à la terre promise, une terre *« qu'ils recevront comme un héritage, ce qui signifie sans en être les propriétaires* », comme le précise très justement Jean-Marie Carrière (p. 21), puisqu'un héritage se reçoit et se transmet de génération en génération. La vie chrétienne est ainsi « *un exode* », pour reprendre le titre de l'article de Michel Fédou (p. 25) et l'accueil de l'autre, devoir moral fondamental pour quiconque éprouve la conviction d'être lui-même de passage, est aussi et paradoxalement une ouverture à l'hospitalité de l'autre (voir la table ronde, p. 43s.) qui m'accueille dans son humanité, tel Abraham, accueillant dans sa tente de migrant les trois mystérieux personnages du livre de la Genèse (Gn 18).

J'emprunterai ma conclusion à Alain Thomasset, qui dit l'essentiel (p. 63) : « *Dans la rencontre des réfugiés, nous avons commencé à voir la part d'exilé qui vit en nous. Ceux qui n'ont plus ni maison ni champ ni famille parfois, nous ont fait découvrir combien nous sommes des réfugiés à notre tour, sans autre garantie que la foi en ce Seigneur qui est la Résurrection et la Vie, sans autre maison que celle de sa Parole. Toute autre terre, toute autre assurance, toute autre maison disparaîtront, et y mettre sa confiance serait vain. L'essentiel réside ailleurs, dans l'amour reçu et partagé.*».

Jean-Louis Gourdain
Rouen

Revue Christus n° 253
janvier 2017

Un voyage intérieur

Un récit court, mais d'une grande densité. L'auteur l'a qualifié de roman, ce qui lui donne liberté de création.

Nous sommes à Babylone, il y a bien longtemps. Alexandre est malade, va-t-il mourir ? Bien sûr, nous connaissons la réponse : Alexandre que l'Histoire appelle le Grand, est mort en pleine gloire et en pleine jeunesse à Babylone.

Selon une méthode qui lui est chère, l'auteur, Laurent Gaudé, utilise plusieurs points de vue : le narrateur semble se glisser, tour à tour, dans la peau de chaque personnage, et cela sur un tempo rapide, une page pour chacun, parfois moins. Cela donne un rythme étrange au déroulement du récit, et à notre lecture. On avance par étapes, pas si étonnant puisque l'on suit le cortège funèbre qui doit ramener la dépouille d'Alexandre jusqu'à sa terre natale.

Ce roman est celui des vaincus : les Perses par Alexandre, mais Alexandre lui-même par la maladie, puis la mort, et aussi Éricléops, l'envoyé d'Alexandre, toujours plus loin vers l'Est, et enfin Dryptéis, la princesse perse, fille de Darius, l'ancien roi des rois.

Dryptéis est au coeur du récit, mariée au plus proche compagnon d'Alexandre, puis devenue veuve. Elle a déjà essayé d'échapper à son destin, se retirant aux confins de l'Empire, parmi des moines qui l'accueillent sans lui poser de questions :«*Elle est loin de Babylone, sur la terrasse de ce temple suspendu qu'elle a choisi pour refuge*». Elle a quitté la cour, son agitation, ses intrigues pour un monde de silence, de lenteur. On vient l'y chercher, quand Alexandre se meurt. Là commence ce récit qui est celui de sa quête de l'oubli, de sa tentative de rompre la malédiction qui plane sur sa famille. Elle n'est pas seule en jeu, elle a un fils, comment le protéger ?

Ce livre envoûtant est une méditation sur la conquête, la violence, la gloire et ses vanités. C'est aussi et surtout une réflexion sur l'éloignement, la déprise, le renoncement où trouver la paix.

Jacqueline Xhaard
Angers

Pour seul cortège
Laurent Gaudé, Actes Sud/Leméac, 2012

Rencontre nationale 2017

Une lettre

Antoine Martin, président des Equipes Enseignantes au moment de la fusion avec la Paroisse Universitaire nous fait part de ses préoccupations.

Chers amis, en ces temps tourmentés, j'ai quelques mots à vous dire,

– à mes amis cathos :

Je ne suis pas d'extrême droite, même si certains de vous aiment à penser que nous le serions tous. Moi je m'en garderai autant que possible

Je trouve même peu compatible ma foi, et les valeurs véhiculées par cette idéologie. Dans un autre temps, un Pape, futur saint, disait d'une autre idéologie séduisante alors qu'elle était « intrinsèquement perverse » Ce qualificatif irait bien à l'extrême droite, ou même à ceux moins extrêmes apparemment, qui se laissent aller dans le même sens.

Mais, me diriez-vous avec raison, « *tu es de gauche* . Effectivement, ce n'est pas une insulte à mes yeux j'ai toujours cru en l'espoir soulevé par cette famille, sans être tenté pour autant par ses branches extrêmes ! Dans tous les cas j'ai cherché à garder une lucidité éclairée par les valeurs évangéliques que nous partageons.

– aux amis d'un autre bord,

j'aurais envie de dire, gardez-vous, vous aussi, de tout enfermement délétère, montrez vos convictions pluralistes et respectueuses. Prenez vos responsabilités et donnez à chacun, y compris au croyant, sa part de responsabilité dans la construction d'un monde partagé. Montrez-vous capables de partager vos convictions avec ceux qui diffèrent de vous, et de bâtir avec eux ce monde à venir.

– **La laïcité** est là pour nous aider tous, ce n'est pas une religion, mais une ligne de conduite apte à enrichir, dans notre diversité, notre humanité commune.

Amitiés à toutes et tous.
le 25 mars 2017
Antoine Martin
Montpellier

Table ronde

De gauche à droite, M. B., Paul Bony, conférenciers, Catherine Listrat qui diriqe les débats et Chantal de La Ronde, nouvelle présidente de CdEP.

Paul Bony & Daniel Moulinet

Notre aumônier, Daniel Moulinet se montre très heureux de la présence de Paul Bony qui a été jadis son professeur.

Nous rendrons compte dans un prochain numéro de sa conférence sur le corps dans la Bible.

Photos : Suzanne Cahen

Assemblée générale

Rapport d'activité 2016 (extraits)

Transmission et recherche de sens

Dans l'école, on sent qu'il est vain d'opposer contenus et pédagogie. CdEP fait le choix d'inviter Marie-Claude Blais, lors de la rencontre nationale, les 2 et 3 avril, à St Aubin-les-Elbeuf (76), à traiter la question de la transmission, forcément liée aux processus d'apprentissage. Les savoirs, la langue précèdent les jeunes, ceux qui se les approprient s'ouvrent à un nouvel univers et découvrent des « communautés » symboliques dans lesquelles ils peuvent s'intégrer. La relation de pair à pair, proposée par Internet, ne peut être qu'une des modalités de l'apprentissage. Transmettre et apprendre sont les deux facettes d'une même réponse à une société qui a un projet pour elle-même. La célébration, le deuxième dimanche de Pâques, nous permet de passer ensemble d'une vie marquée par des difficultés et une mort, semblables à celle de Jésus, à la vie dans l'Esprit. Le tableau pensé par Dominique Thibaudeau en est le symbole[1]. Cette rencontre nationale, organisée par les adhérents de la région de Rouen, fut pour tous les participants un grand moment d'accueil réciproque et de vie fraternelle.

Le 21 janvier se réunit pour la première fois, à l'initiative de l'ap2e, un groupe sur l'enseignement du fait religieux et la laïcité à l'école. S'y rencontrent des représentants des écoles confessionnelles catholiques, juives et musulmanes, et des enseignants de l'enseignement public. Michèle Lesquoy et Christine Antoine, puis Gabrielle Gaspard représentent les CdEP. Pour la deuxième réunion, la question choisie est : *Comment éducateur, investi dans l'école, habité par une foi religieuse, peut-on avoir une parole utile à d'autres ?* Michèle pense que ce groupe, marqué par une dissymétrie de représentation, pourrait s'organiser autour d'une réflexion sur « *croyants en école* ». Ce groupe, prenant au sérieux les débats dans les classes et les actions des élèves à la suite des attentats de Charlie Hebdo et du Bataclan (2015), a permis à chacun de ses membres de voir toute l'importance des points de repères et croyances des élèves. C'est vraiment autre chose que l'étude du fait religieux, et mérite d'être exploré.

Recherche de sens et de spiritualité à l'école

Suite à cette réflexion, CdEP choisit comme thème de la rencontre d'animation d'Issy (20-22 octobre) *Recherche de sens et de spiritualité à l'école* et sollicite le témoignage de Nicole Lemaître, professeur honoraire d'histoire à Paris I[2].

Semaines Sociales

Dès le 11 février Philippe Leroux participe à la réunion organisée par les Semaines Sociales de France qui a choisi cette année comme thème *Ensemble l'éducation.* Tout au long de l'année, localement et nationalement, un groupe d'adhérents participe aux débats puis propose pour la rencontre de novembre deux ateliers *(Enseigner la Laïcité à l'école*, avec Bernard Lepage, atelier *Sanctionner mais pas abandonner : comment le travail en réseau permet l'accueil de collégiens exclus*). Finalement, trois contributions sont déposées sur la plate-forme participative, deux mises en forme en octobre à Issy (*Une école publique qui favorise la mixité sociale et crée la rencontre, Donner dans le cadre de l'enseignement public et laïque un sens aux recherches spirituelles de chacun*) et une par Pierre Durand, de Dijon (*Faire toute sa place à la spiritualité*)[3]. A La Villette, les 19 et 20 novembre, CdEP tient un stand où il présente ses activités et propositions. Autour du stand se nouent rencontres interpersonnelles et débats. Plusieurs interventions relancent dans leur recherche la quinzaine d'adhérents présents.

CCFD terre solidaire

De nombreux adhérents des CdEP voient les actions avec le CCFD-TS comme un élargissement de leurs perspectives où leur attention d'enseignants aux plus fragiles, à chacun de leurs élèves, prend plus de relief. Michèle Bourguignon participe au réseau thématique *Migrations* et Alice Palluault à la *commission Éducation à la citoyenneté et à la solidarité internationale*. Évelyne Couteux, qui représente CdEP à l'assemblée générale du CCFD-TS, a été pendant trois ans élue au CA du CCFD. Elle décide de ne pas se représenter, tout en restant à l'AG. Merci Évelyne pour tout le travail accompli, tous les liens tissés !

Après la mobilisation réussie autour de la COP 21, le CCFD-TS veut soutenir une dynamique qui intè-

gre le devenir Ici et le devenir là- bas partout où c'est possible, en s'appuyant de manière nouvelle sur toutes ses ressources humaines disponibles dans et hors mouvements. Éveline nous a fait part de tous ces enjeux. Comment réhabiliter le politique ? Comment peser sur les choix politiques ? Comment éviter les discours de provocation ? Le CCFD-TS, allié avec d'autres associations, a publié en novembre 2016 la campagne *Prenons le parti de la solidarité* avec 15 propositions pour l'organisation de débats lors des élections de 2017. CdEP avait déjà fait connaître à ses adhérents l'initiative de la revue Projet, soutenue par des mouvements de la collégialité, débouchant sur un numéro spécial *Extrême droite : écouter, comprendre, agir*. CdEP prend très au sérieux les échéances politiques de 2017, avec des conséquences prévisibles pour l'enseignement. CdEP est particulièrement sensible à l'accueil des familles et des jeunes migrants fuyant la guerre ou à la recherche d'un avenir, parfois dans une situation très précaire (Calais, Paris, Vallée de la Roya, Marseille) et insiste sur le droit pour tous les enfants et les jeunes de faire des études (cf. proposition 11 du CCFD).

1 Ce tableau a été découpé puis reconstruit au cours de la célébration.
2 Voir le texte de cette conférencee page 12
3 Voir page 10

Calendrier

16-30 juillet, session de Ristolas

24-30 juillet rencontre Siesc à Vichy.

13-17 septembre, retraite

Il est encore temps de s'inscrire ! (Voir les détails sur le site ou dans le n° 34)

Et pensez à **réserver les dates** annoncées dans le rapport d'orientation ci-contre !

Rapport d'orientation de l'association

Lors de l'Assemblée générale, le rapport d'orientation a fait l'objet d'un travail en ateliers à partir de cinq pistes proposées par le Conseil d'administration de janvier. Le Conseil d'aministration de mai a repris le travail des ateliers sur ces thèmes. Le Bureau de juin arrêtra un texte définitif selon les axes suivants :

Agir

• Accueillir de nouveaux personnels de l'éducation dans l'association (intergénérationnel et partenariat).

• Proposer dans l'association une formation aux enseignants pour la relecture (spirituelle, théologique, ...) de ce qu'ils vivent .

L'accueil de nouveaux, la relecture par un enseignant de son activité apparaissent des préoccupations aussi importantes, sur le terrain, dans la pratique du métier, que comme objectifs à mettre en œuvre dans l'association CdEP.

Travailler les 3 questions suivantes

• École et politique ; la liberté de l'enseignant.

*Ce thème a été proposé aux organisateurs de la **rencontre nationale de Dijon, les 6 et 7 avril 2018**.*

• Pour une attitude éducative et responsable face aux médias et à l'opinion ; importance d'une analyse critique.

*La **rencontre des responsables des 21-23 octobre 2017** sera une occasion pour travailler cette question en même temps qu'elle s'efforcera de mettre au point la communication de CdEP.*

• Des croyants en école publique et laïque, comment ? Pourquoi ?

Ce thème fait référence à cette phrase figurant sur notre site et notre flyer de présentation : *notre présence dans l'école laïque et notre foi chrétienne sont parfaitement conciliables et réciproquement fructueuses*.

Notre identité profonde articule notre pratique d'enseignant, et notre foi. Nous ne sommes pas « divisés ». Bien sûr des nuances apparaissent sur la portée relative de chaque terme. Nous pensons qu'il y a une originalité de la croyance, de l'adhésion pour celui qui se réfère à un humanisme, ou à la foi chrétienne, mais comment rendre compte positivement de cette originalité ? Nous pensons que ce thème pourrait très bien inspirer la **session des actifs des 23-27 août 2018**.

Prises de parole

CdEP et la politique

L'inquiétude devant la pauvreté et les inégalités dans notre société, la perspective des élections du printemps 2017 a conduit beaucoup de nos adhérents à se préoccuper des questions politiques, et des conséquences des choix politiques dans l'éducatif. Sur ce chemin, plusieurs équipes ont signalé des temps d'échange et de relecture à partir du texte des évêques : ***Dans un monde qui change, retrouver le sens du politique***. Dans notre équipe nous avons bien remarqué que lors d'échange sur tel ou tel paragraphe, *la crise du sens*, par exemple, nous nous posions des questions sur un aspect développé ailleurs dans le texte, *la crise de la parole*.

Ces recherches ont aussi été le fait des équipes nationales des mouvements de laïcs chrétiens. Les Scouts de France soutenus par plusieurs mouvements ont lancé un numéro spécial de la revue **Projets : *Face à l'extrême droite : écouter, comprendre, agir.***

Le CCFD-TS et les mouvements de sa collégialité, dont CdEP, ont avant le premier tour des élections présidentielles publié un texte intitulé : ***Pour une citoyenneté responsable et engagée***. Ce texte était un appel à la conscience, alors que les retombées politiques du mouvement *La Manif pour tous* semblaient alimenter un monopole de la parole et orienter l'ensemble des chrétiens vers les positions d'une droite intransigeante :

Une inquiétude se développe chez celles et ceux qui habitent notre pays quant à l'avenir de leurs enfants et à la précarisation du travail et des liens sociaux. La stigmatisation de celui qui est différent, la volonté de construire des murs, la surenchère de propositions sécuritaires et identitaires : ces idées sont dangereuses pour une société qui aspire au vivre ensemble dans la paix et le respect de la dignité de chacun. On ne construit pas un projet de solidarité contre certains groupes et contre des personnes. On ne construit le lien social qu'avec celles et ceux qui vivent ensemble et participent au devenir de la communauté.

En effet, laïcs de différents mouvements, nous expérimentions de nombreux projets ouverts à tous, basés sur l'initiative citoyenne, la solidarité, le respect de la planète. Après les résultats du premier tour, ce groupe élargi à d'autres mouvements et collectifs, a publié un second texte ***Transformons la clameur du monde en espérance***, colorant la déclaration des évêques, texte signé bien sûr par CdEP, mais aussi par l'ACO[1] :

La clé réside dans notre capacité à dépasser nos peurs … L'avenir de notre pays est ouvert, il ne tient qu'à nous de ne pas nous enfermer et d'agir librement, en conscience, pour le garder ouvert… refusons de laisser instrumentaliser l'Evangile, recentrons le débat sur les vrais sujets et transformons la clameur du monde qui nous entoure en espérance. Réaffirmons notre foi en l'autre, « tout homme et tout l'homme », et en nos capacités à construire notre destin commun.

Depuis six mois, grâce à leurs mouvements et associations de nombreux laïcs chrétiens ont fait l'expérience de ce que pouvait apporter une parole collective pour contribuer à l'avenir de notre société. Cette démarche est à poursuivre, CdEP peut en particulier aborder et évoquer, avec des associations proches, les défis d'une école au service de tous.

Jean Kayser
24 mai 2017

1. L'ACO, dans un contexte complexe, a tenu à préciser dans un texte propre sa position face à l'extrême droite

Violence à l'école

À coté des grandes questions politiques, il reste des problèmes lancinants. C'est ainsi que le CA de CdEP à senti la nécessité de rappeler, dans un communiqué, la gravité des violences scolaires.

Communiqué

Le Conseil d'administration de Chrétiens dans l'Enseignement Public (CdEP) souhaite alerter les responsables politiques, les professionnels de l'éducation, les parents et accompagnants d'élèves, les élèves eux-mêmes, au sujet de situations de violence dans des établissements secondaires.

Ces derniers mois, médias et membres de l'association nous ont rendus témoins de graves conflits : citons, par exemple, l'agression de la principale du collège Daniel-Féry de Limeil-Brévannes, les intrusions au lycée Paul Éluard de Saint-Denis, les actes de violence à l'intérieur puis à l'extérieur du lycée Suger de Saint-Denis, la mise en rétention et tentative d'expulsion d'un lycéen sans papiers dans les quartiers nord de Marseille, les gestes meurtriers d'un lycéen de Grasse, victime de harcèlement…

Ces événements, signes d'échecs profonds, ainsi que les réalités vécues par les élèves et enseignants qu'ils concernent, attirent toute notre attention. Ils relèvent d'une violence multiforme qui a une histoire, faite notamment d'abandons ou de rejets successifs pour des jeunes et leurs familles, de remises en cause radicales pour des personnels à qui l'on demande beaucoup et parfois trop (« passer l'éponge », toujours et encore…). Comment accueillir dignement ces souffrances ? Comment éviter que des situations dégénèrent à ce point ?

Il ne faudrait peut-être pas grand-chose pour prévenir la généralisation de conflits. Nous expérimentons, avec certains collègues, l'importance de lieux et temps de dialogue dans les établissements et dans les classes (instances et conseils divers), ainsi que l'efficacité de dispositifs réunissant largement les bonnes volontés complémentaires d'acteurs éducatifs de terrain. Nous constatons que, très souvent, les personnels ne peuvent tenir le coup qu'en équipes, avec des moyens pour se rencontrer et la confiance de l'institution à tous les niveaux de pouvoir et de décision. Nous relevons aussi de nombreuses initiatives visant à faire prendre conscience aux élèves des valeurs de solidarité et d'entraide (semaines citoyennes, projets et actions de coopération…).

Malgré les difficultés quotidiennes et au-delà des raccourcis négatifs qui peuvent fleurir çà et là, les personnels, dans leur majorité, ne se résignent pas, conscients de la valeur de l'exemplarité – et se désolant du peu de cas que semblent en faire certains responsables politiques. C'est pourquoi, au moment où les lycéens de terminale sont appelés à se projeter dans l'avenir, nous appelons les personnels et leurs responsables à décider ensemble d'initiatives adaptées à la complexité des situations, indispensables pour rendre possible la formation des citoyens de demain.

Le CA de CdEP
Paris le 13/05/2017

12 mai 2017

Françoise Pontuer, secrétaire de la PU puis de CdEP a pris sa retraite en mars.

Une petite fête a réuni tous ceux qui ont eu l'occasion de la rencontrer au cours des nombreuses années où elle a travaillé pour notre asociation. Marie Hélène Depardon a évoqué l'importance et la diversité du travail de Françoise et Marie Jeanne laval lui a remis un cadeau très apprécié.

Photos : Jean Kayser

Vierge de Miséricorde

L'œuvre, en mauvais état, a subi une restauration intempestive au XIXe siècle, qui a aussi ajouté un croissant de lune sous les pieds de la Vierge.

Cette représentation réunit pour la première fois sans doute deux grands thèmes mariaux de la fin du Moyen Âge : la Vierge au grand manteau ou de miséricorde, protectrice du peuple contre les fléaux et la Vierge du Rosaire, une dévotion récente, diffusée par les Chartreux et les Dominicains réformés de Hollande et d'Italie depuis les années 1480. Antibes était une ville de la frontière provençale, mais tout près, Grasse ou Nice possédaient un couvent de dominicains. Il est probable qu'ici, comme pour la même représentation dans la commune voisine de Biot, une confrérie de dévotion, du chapelet ou du Saint-Esprit, en est le commanditaire.

La famille Bréa de Nice est alors active sur tout le Sud-Est intérieur et côtier, de Six-Fours à Savonne et unit un modèle bien connu depuis les débuts du XVe siècle (leurs maîtres sont Miralhet et Durandi....), à une invention toute nouvelle. Les Bréa assureront des commandes identiques jusqu'en 1552 au moins (François à Entraunes).

Ici, Louis Bréa peut-être (Nice, v. 1450-1523, mais la signature n'est plus lisible) suit les canons de l'iconologie d'Italie du Nord tout en révélant une souplesse et une douceur qui appartiennent déjà à la Renaissance dans les visages de la Vierge et de Jésus, — malgré les retouches de restauration — : visages familiers vers lesquels se tournent les fidèles, puissants et humbles, hommes et femmes..., avec leur chapelet en main, unis entre eux et avec leurs protecteurs dans la prière des mystères de la vie de Marie et de Jésus. C'est une dévotion protectrice et rassurante qui ouvre à la piété intériorisée par la représentation personnelle des épisodes de la vie du Christ. Dès l'origine en effet il s'agit de prier pour suivre la Vierge et le Christ, de se concentrer sur leur présence ici-bas et maintenant dans l'Incarnation, bien plus que de rabâcher pour une protection magique (dérive dénoncée par les humanistes). Le chapelet comprend ici six dizaines (et non cinq) et renvoie donc au chapelet de sainte Brigitte (les années terrestres de Marie). Depuis longtemps, on demandait aux moines qui ne savaient pas lire de remplacer la récitation des psaumes par celle de 150 Pater; maintenant, pour tous les fidèles, les Pater en rouge délimitent dix Ave (Salutation angélique de Luc 1, 28, complétée au début du XIVe siècle par la protection mariale, non scripturaire). Les futurs mystères du Rosaire sont en cours de fixation au début du XVIe s.

Le manteau de la Vierge protège à gauche l'ordre du clergé dont le pape (Innocent VIII peut-être) est représenté au premier rang avec sa tiare et l'ordre laïc représenté par l'empereur (Charlemagne ?) en armure avec la couronne impériale et le roi (François Ier peut-être), accompagnés par leurs femmes et tous les fidèles qui, à égalité, sont représentés bien individualisés. Le manteau est soulevé par les anges, en conformité avec la représentation donnée par le cistercien Césaire de Heisterbach à Cologne (Dialogus Miraculorum, écrit entre 1219 et 1223) et repris par le dominicain Géraud de Frachet vers 1250.

Ce thème, développé depuis l'Allemagne (Cologne), renvoie à la plus ancienne prière connue à la Vierge (Sub tuum praesidium confugimus) ; il est ici mis au goût du jour pour s'appliquer à la société toute entière et aux angoisses multiples d'une ville frontière à la fois terrestre et maritime au temps des guerres d'Italie et des razzias barbaresques. Ce témoin précieux du dynamisme de l'aspiration à l'intériorité des fidèles clercs et laïcs vers 1515 doit mieux être mis en valeur.

Nicole Lemaitre

Bibliographie

Paul Perdrizet, *La Vierge de Miséricorde : étude d'un thème iconographique*, Paris, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 1908, 260 p. et XXI p. de pl. (en ligne sur Gallica).

André Duval, « *Rosaire* » dans, *Dictionnaire de spiritualité*, t. XIII (1988), col. 937-980.

Germaine et Pierre Leclerc, *Louis Brea. Un poème de l'unité*, Tours, Mame, 1992, 221 p. et pl., préface de Jean Delumeau.

Marie-Hélène Froeschlé-Chopard, *Dieu pour tous et Dieu pour soi. Histoire des confréries et de leurs images à l'époque moderne*, Paris, L'Harmattan, 2006, 401 p.

Antibes, ancienne cathédrale. Louis Bréa, v. 1513
Classé Monument Historique en 1908
Peinture sur bois. Partie centrale d'un retable de 2,50 x 2, 20m, qui est encadré de 18 tableautins représentant la vie du Christ et ses miracles (voir au dos de la couverture).

Comité de Rédaction :

Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Jean-Louis Gourdain
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Benoît Petit
Catherine Réalini
Marie-Inès Silicani
Édith Tartar Goddet
Isabelle Tellier
Jacqueline Xhaard-Bourdais

Collaborateurs :

Christine Antoine, Jean Kayser, Jacques Oilve (documentation)
Nicole Lemaitre (iconographie)
Georges Million (dessins)
Tcho Picault (secrétariat)
Chantal de La Ronde, (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/ - courriel : cdep-asso@orange.fr